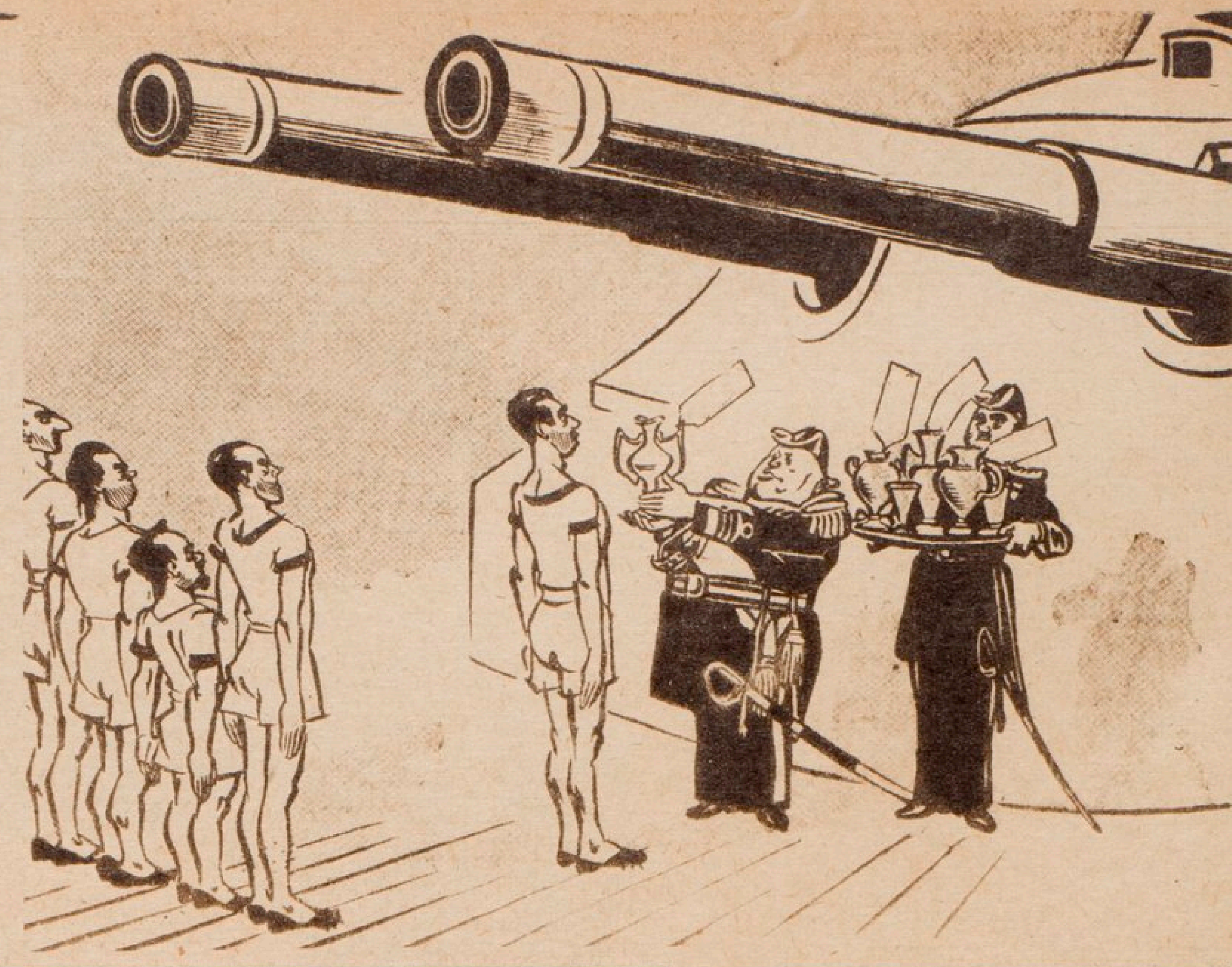
IMAGES

S.M. PIERRE II DE YOUGOSLAVIE

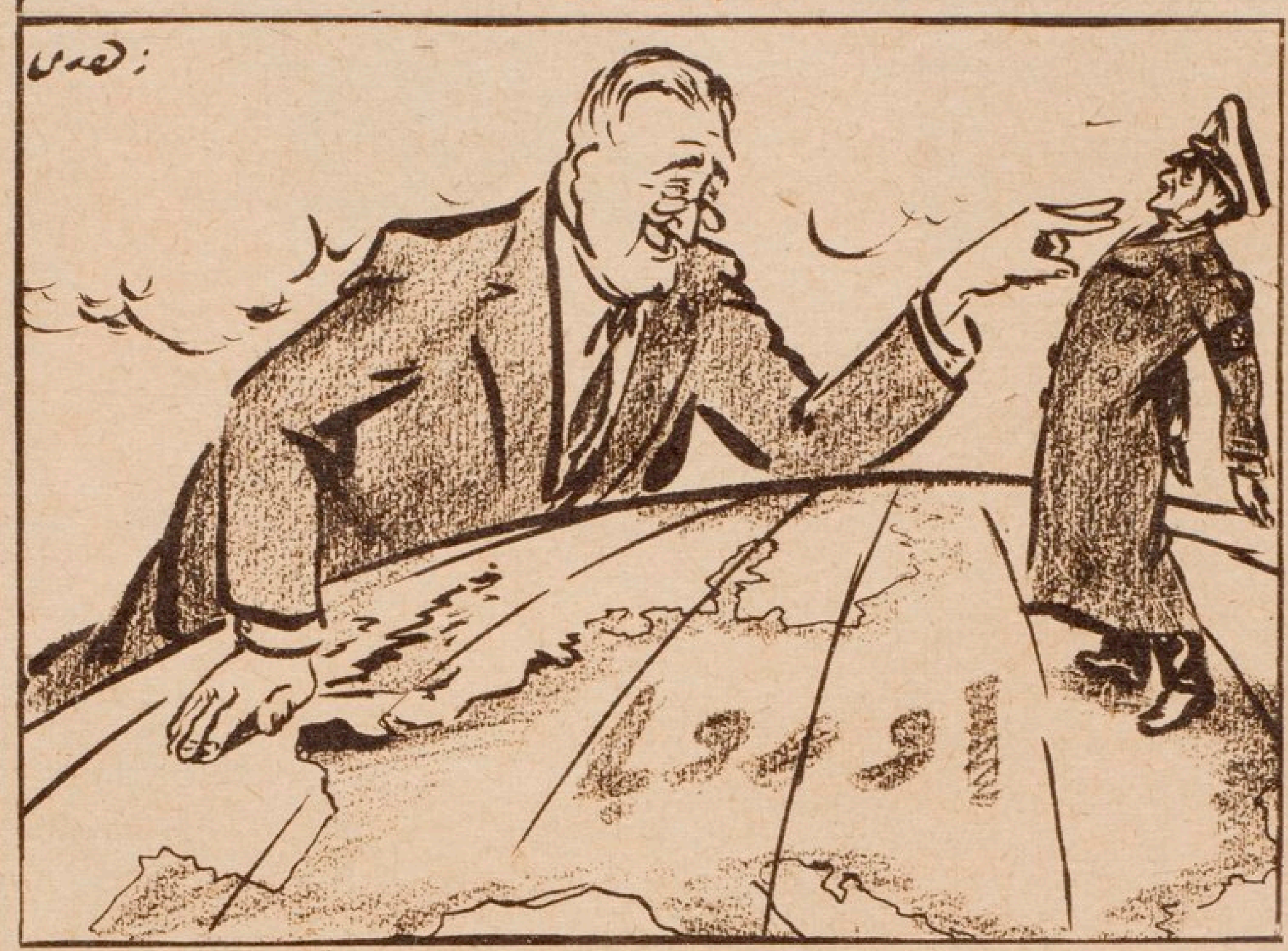
Pierre II de Yougoslavie a étonné le monde par son énergie. Ce jeune monarque ne devait assumer ses pouvoirs constitutionnels qu'en automne, mais à l'heure du danger, d'accord avec son peuple et son armée, il s'est mis à la tête du pays pour assurer son indépendance dans l'honneur.

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE
No. 603 — LE CAIRE EGYPTE 31 MARS 1941
15 mills
20 mils en Palestine

GLANE DANS LA PRESSE



MUSSOLINI à ses marins. — Je vous offre des coupes pour vos prouesses dans la course.
(I Niki)



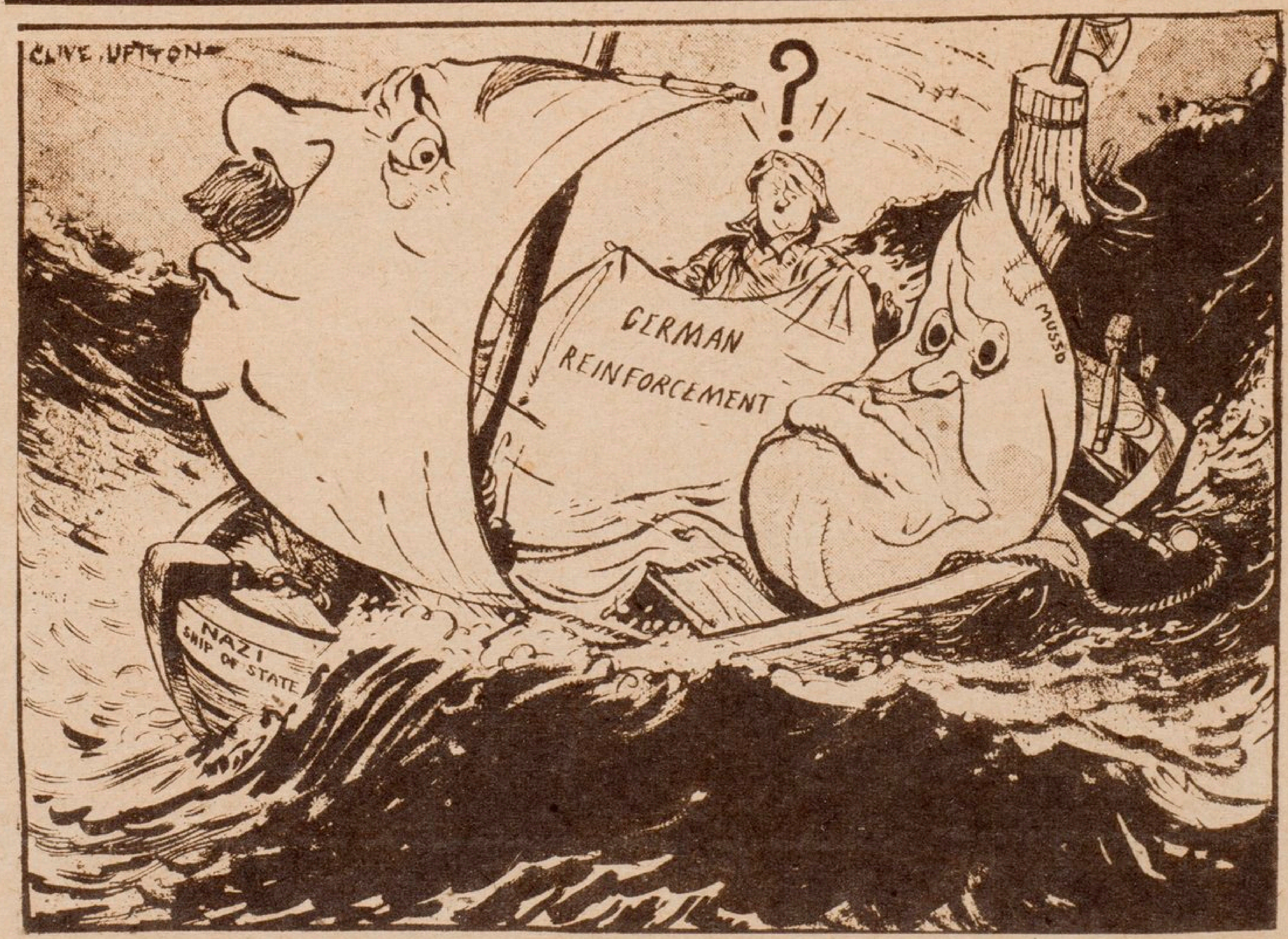
HITLER. — Je ne te permets pas de te mêler des affaires européennes.
ROOSEVELT. — Je compte placer mes doigts dans tes yeux.
(Al-Itnein)



L'aide à la Grande-Bretagne : La boule de neige grandit toujours...
(Montreal Gazette)



SUR UN AIR CONNU...
« Oh, Joseph, Joseph, won't you make your mind up ?... »



Le problème : L'Italie sera-t-elle une charge ou un atout pour le vaisseau de l'Etat d'Hitler ?
(Daily Sketch)

L'ECRAN DE LA SEMAINE

L'âme yougoslave

Churchill, d'un mot à la Churchill, a condensé avec vigueur la révolution qui s'est accomplie à Belgrade, quand il a dit : « La Yougoslavie a retrouvé son âme ».

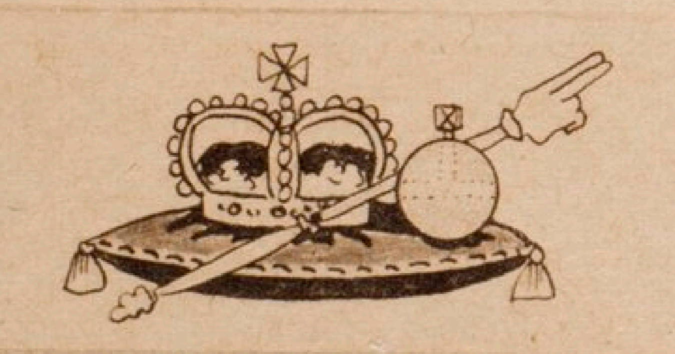
De fait, ce n'est pas une révolution, mais plutôt un retour à l'esprit normal que ce coup d'Etat militaire, car la Yougoslavie, par la signature du pacte tripartite, était sortie de sa tradition, de la voie droite qu'elle avait toujours suivie.

Pour les Serbes, ainsi que pour les Croates et les Slovènes, les puissances allemandes ont toujours été les ennemis de l'indépendance. En 1914, c'est l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne qui se sont ruées sur elle pour la dépecer, et elle a été aidée par les Alliés. Depuis, c'est toujours du côté de la France et de l'Angleterre que le nouvel Etat s'est tourné. Sauf pendant le gouvernement de Stoyadinovitch, que le Régent dut finalement révoquer devant la réprobation de l'opinion publique, il n'a jamais pratiqué une politique allemande.

Par conséquent, le cabinet Tsvetkovitch, en signant l'adhésion au pacte tripartite, avait agi contre la volonté du peuple et son intérêt. Il est certain que si l'axe Rome-Berlin pouvait remporter la victoire, la Yougoslavie verrait son avenir compromis, étant donné l'irréductible rivalité des intérêts italiens et yougoslaves en Adriatique. Une Italie triomphante ne peut que s'opposer, tôt ou tard, à un développement de la Yougoslavie et chercher le prétexte d'un conflit pour s'emparer de la Dalmatie. La garantie donc donnée par l'Axe — pour qui le respect de la signature n'existe pas — ne pouvait être que temporaire, pour les besoins de cette guerre, en attendant le moment où Belgrade ne pourrait pas compter sur l'appui de l'Empire britannique et des Etats-Unis.

L'armée et le peuple le comprirent au moment où les ministres signaient à Vienne et condamnèrent le geste qui leur faisait perdre leur « âme nationale », âme de liberté et d'indépendance, pour en faire des vassaux de l'Allemagne et de l'Italie. En s'associant dans le coup d'Etat, ils ne firent donc que retrouver leur âme, leurs terres et leurs biens, que redevenir ce qu'ils avaient risqué de ne plus être, pendant les vingt-quatre heures de la capitulation.

Cette âme, elle prend figure dans le jeune roi Pierre II. Toutes les aspirations populaires ont trouvé en lui leur expression et ce jeune souverain de dix-sept ans a agi avec la maturité d'un homme. Il a pris la tête du mouvement, a fait démissionner le Conseil de Régence, le ministère germanophile et a constitué un gouvernement militaire, avec mission de défendre l'honneur et l'intégrité du territoire. Tout s'accomplit sans effusion de sang, la foule acclamant le roi.



La signature tombe

Ne le dirait-il pas dans son programme, n'en ferait-il pas l'objet d'une dénonciation retentissante, que le nouveau cabinet, de par sa constitution même, fait tomber la signature yougoslave au bas du pacte tripartite. On l'a compris, à travers le monde, bien que Radio-Berlin dise que cette révolution est une question de politique intérieure, qui ne modifie en rien la politique extérieure.

Ce changement est un retour à la politique pro-alliée, qu'on le veuille ou non du côté de l'Axe. Il est fort possible — il est peut-être souhaitable — que le gouvernement militaire ne provoque pas l'Allemagne inutilement, pour ne pas lui donner le prétexte d'une agression. Il se contentera très probablement de réaffirmer sa neutralité, mais l'affirmation de cette neutralité est en elle-même la dénonciation de l'adhésion au pacte tripartite.

La Yougoslavie n'est plus l'allié qui laissera passer le matériel, qui incorporera son économie dans celle de l'Axe, qui s'épuisera à fournir à l'Allemagne ce dont elle a besoin pour continuer la guerre et devenir elle-même un corps exsangue, que renverserait la première chiquenaude.

Les Alliés ne lui demandent pas d'agir contre ses propres intérêts. Il leur suffit qu'elle ne se prête pas à un coup de poignard dans le dos de la Grèce, occupée à chasser d'Albanie les derniers soldats et partisans du Duce. Les Alliés attendent de la Yougoslavie qu'elle n'ouvre pas ses frontières aux troupes allemandes et qu'elle se défende contre l'attaque et contre la pénétration allemandes.

Ceci semble déjà acquis, autrement on ne comprendrait pas le but du coup d'Etat. C'est une grande victoire de la diplomatie anglaise et un échec, le premier de cette ampleur, pour la Wilhelmstrasse.

Il faut aujourd'hui que Hitler réexamine toute la question, car il avait fait ses calculs sur une collaboration de la Yougoslavie, dans sa campagne balkanique, c'est-à-dire anti-grecque et anti-turque, sur un passage à travers la Yougoslavie pour attaquer la Grèce de deux côtés.

Il en est de nouveau réduit à l'étroite frontière bulgare, se demandant plus que jamais si une attaque contre la Grèce ne sera pas le prélude d'une vaste bataille balkanique, dans laquelle ses soldats devront se battre également contre les Yougoslaves et les Turcs, au lieu d'avoir à se battre avec les Yougoslaves, contre les Grecs.

Dans cette guerre des nerfs, ce sont les nerfs du Führer et du Duce qui sont maintenant soumis à une dure épreuve, par des événements comme ceux-là et qui dénotent la fin de la terreur exercée par l'Axe. La Grèce, la première, l'avait secouée en se battant contre l'Italie et maintenant c'est la Yougoslavie qui rejette l'alliance avec Rome et Berlin.

Gœbbels ne peut nier qu'il y ait quelque chose de changé et de profondément changé.



Matchek

Quelques lignes, mais nécessaires, sur le leader croate, le Dr Matchek. Comme la réconciliation entre Serbes et Croates était de fraîche date, l'Allemagne avait cru qu'elle pouvait, au moment du danger, les dissocier et les dresser l'un contre l'autre ; c'est qu'elle n'avait pas compris le caractère du Dr Matchek. C'est un homme profondément loyal et qui, du jour où il a signé l'accord avec les Serbes, n'a plus eu en vue qu'une seule patrie, la Yougoslavie, au-dessus de tous les partis.

Il est également un démocrate convaincu, très indépendant et très fier. Il n'aurait jamais accepté de devenir un gauleiter du nazisme. Aussi n'a-t-il pas hésité à s'associer au nouveau cabinet, à apporter au jeune roi l'adhésion de tous les Croates. L'unité yougoslave est sauve et c'est contre un peuple solidaire que le Führer devra se battre, s'il veut le faire. Ce dont on peut douter jusqu'à la dernière minute.

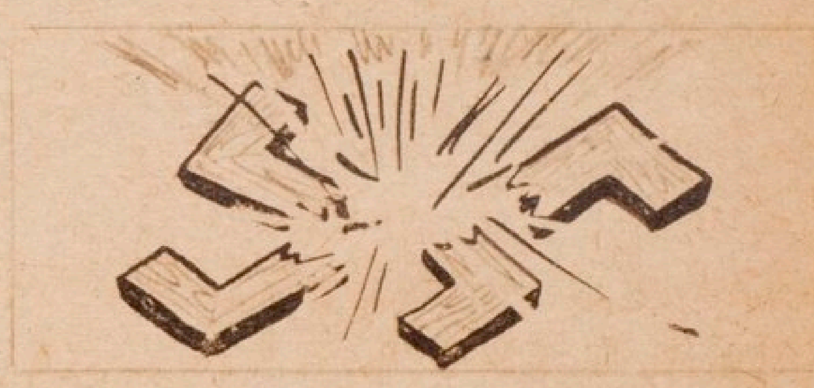
L'Angleterre guette...

A l'ouest, l'Angleterre guette Hitler, attendant le moment de le voir s'engager dans l'aventure orientale, pour déclencher contre lui une de ces offensives dont il n'a pas encore goûté la saveur et que l'Italie connaît bien.

La liquidation du fascisme en Orient est une question de jours, après la chute de Kéren en Erythrée et de Harrar en Abyssinie. Addis-Abéba ne peut plus longtemps tenir, maintenant que toutes les routes stratégiques sont entre les mains anglaises et que le ravitaillement n'est plus possible. Pour Kéren, les Italiens avaient tenté une défense désespérée, avec leurs meilleures troupes, et cet effort a certainement épuisé leur résistance. De même en Abyssinie.

Wavell continue ainsi à gagner de vitesse l'Axe et à libérer rapidement l'Angleterre du souci oriental, à pouvoir concentrer dans les Balkans des forces imposantes, aguerries et d'un grand secours pour les Alliés.

Et là-haut, à l'ouest, la force aérienne britannique devient redoutable, si redoutable qu'on prête à Hitler l'intention de transférer sa capitale à Vienne, Berlin étant trop bombardée.



Le raid sur les îles Lofoten, en Norvège, exécuté par un personnel entièrement norvégien, indique que l'Angleterre et ses alliés se sont décidés à frapper dès maintenant, par petits coups durs, sur les points vulnérables, points des plus nombreux sur une ligne aussi longue que les côtes occupées par les troupes allemandes. Petits coups durs qui préparent la voie aux grands coups décisifs, quand viendra le moment, assez proche, de l'écrasante supériorité d'armements sur l'Allemagne.

Hitler n'en doute certainement pas ; il voit bien où l'Angleterre veut arriver et qu'elle est en train d'y arriver, avec l'aide puissante que les Etats-Unis sont en train de lui accorder. Cette bataille de l'Atlantique, sur laquelle il prétend compter pour couper les communications anglo-américaines, sera perdue, comme Churchill l'a dit. La marine et l'aviation britanniques sont maîtresses des mers et le sous-marin, le corsaire, quels que soient leurs dégâts, n'arriveront jamais à enlever son importance et son efficacité à la collaboration américaine.

Avec cette appréhension, l'attaque contre la Grèce ne pouvant plus être un «blitzkrieg», il est logique qu'après la révolution yougoslave, Hitler revise toute sa stratégie. Du temps précieux perdu pour lui et gagné par ses adversaires.

LE FILM EGYPTIEN

Les nouveaux sénateurs sont nommés ; un seul wafdiste est sur la liste ; le Wafd perd ainsi douze sièges.

Douze sièges semblent un nombre insignifiant sur le total des sénateurs, mais, en réalité, ils constituent un déplacement de majorité. Jusqu'ici, le Wafd était le maître du Sénat, avec une majorité de quatre ou cinq voix, mais suffisante pour lui permettre d'embarrasser considérablement le gouvernement, surtout dans la discussion du budget.

En perdant ces douze voix, le Wafd perd ainsi sa majorité et son opposition ne pourra plus être prohibitive, quand les parlementaires gouvernementaux voudront serrer leurs rangs.

Cette modification dans les positions va donner aux séances du Sénat une allure moins passionnée, car le ministère sera désormais sûr de triompher dans le vote final. Les discussions du budget progresseront sans obstacles, surtout la législation financière. C'est pourquoi le Wafd a tenu plusieurs réunions, l'une après l'autre, pour fixer son attitude, après avoir été ainsi désarmé.

* * *

Le Premier Ministre pratique une politique de franchise. Son dernier discours a ému l'opinion publique et c'est ce que Sirry pacha a voulu. Il ne prêche pas l'alarmisme, mais il veut, cependant, que le public égyptien réalise que pour lui, avec la défaite italienne en Libye, tout n'est pas fini et que la guerre continue, même pour l'Egypte.

Or, la guerre, c'est l'imprévu ; aucune règle fixe et personne ne peut géométriquement en tracer les limites ; on ne sait où et comment elle peut s'étendre, quelles sont ses surprises et jusqu'à la conclusion de la paix, aucun pays n'a le droit de l'ignorer, l'Egypte moins que les autres. Avec la menace sur les Balkans, tous les pays d'Orient, même les plus éloignés du champ de bataille, doivent demeurer vigilants, être prêts pour tous les sacrifices.

C'est, d'après nous, l'interprétation qu'il faut donner au discours du Premier Ministre que nous approuvons pleinement. Nous sommes trop tôt retombés dans l'insouciance et nous commençons trop tôt à regarder la guerre, comme un film américain, tourné dans un studio éloigné.

De cet avertissement, le président du Conseil tire une leçon : la nécessité de l'union. Il faut s'élever au-dessus des considérations de partis, agir dans le cadre des partis, mais en ne donnant à l'action qu'un but national. Ainsi, Sirry pacha ne trace pas d'une manière précise les lignes et les formes de ce qu'il appelle l'union nationale, la concevant surtout dans l'esprit, dans la façon de penser, chacun gardant son initiative personnelle.

* * *

On avait cru, un moment, qu'une revision de la Constitution pouvait être envisagée, à la suite de la publication de quelques idées d'Abdel Aziz Fahmy pacha, le nouveau leader des libéraux.

Mais le président du Conseil a déclaré que la nation n'avait nullement besoin d'une revision quelconque de la Constitution, surtout que la Constitution égyptienne actuelle est parmi les Constitutions les plus modernes, a été expérimentée durant plusieurs années et s'est révélée des plus efficaces.

L'ALLEMAGNE NE GAGNERA PAS

A. — Hydravions (Sunderland) contre les Heinkels.
B. — Passage pour les sous-marins allemands au nord.
C. — Avions de la défense côtière (Anson).
D. — Navires d'escorte pour la protection contre les bombardiers allemands.
E. — Sous-marins britanniques attaquant les navires de ravitaillement allemands.
F. — Dragueurs de mines britanniques.
G. — Bombardiers ennemis bombardant les ports anglais.
H. — Route pour les sous-marins allemands allant de Kiel à Lorient.
J. — Bombardiers (Blenheim et Wellington) bombardant les bases de sous-marins allemands.
K. — Bombardier en piqué allemand bombardant un convoi.
L. — Destroyers britanniques pourchassant les sous-marins allemands.
M. — Convoi britannique.
N. — Avion de la défense côtière (Anson) bombardant des sous-marins.
O. — Passages pour les sous-marins allemands vers l'Atlantique.
P. — Les avions de la flotte (Skuas) bombardant les chantiers de sous-marins.
Q. — Croiseurs légers pourchassant les corsaires de surface.

□ Bases navales britanniques — △ Bases navales allemandes

Voici comment se livre autour des Iles Britanniques le plus important des combats de cette guerre, auquel participent l'aviation et la flotte, car c'est d'elle que dépendra le sort de cette lutte entre les peuples libres et les dictatures.

Ayant échoué dans sa tentative de venir à bout de la résistance anglaise par les bombardements en masse, ayant échoué dans ses projets d'invasion, Hitler revient, comme le Kaiser avant lui, à l'arme sous-marine. Il s'agit d'affamer l'Angleterre en empêchant son ravitaillement. L'arme sous-marine fut fatale à Guillaume II. Elle sera fatale au Führer, car l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement...

Pour Hitler, aujourd'hui, deux problèmes majeurs se posent. Bien que maître d'une grande partie du continent européen, il est prisonnier de ses conquêtes et il ne peut réorganiser l'Europe comme il le veut, tant que se dressera devant lui la force formidable de l'Empire britannique.

Il lui faut donc pour vaincre affamer d'abord l'Angleterre ; empêcher ensuite l'aide américaine de parvenir à destination.

Et dès le mois de mars 1941, ce fut une poussée désespérée, comme celle de mars 1917 lorsque von Tirpitz ordonna la guerre sous-marine à outrance, pour empêcher les navires de commerce d'arriver dans les ports anglais.

En dehors des sous-marins, Hitler a aujourd'hui recours, comme Guillaume II avant lui, au corsaire. Le « Scharnhorst » et le « Gneisenau » opèrent dans l'Atlantique sud. Il y avait des corsaires au cours de la dernière guerre aussi. Les chefs militaires nazis n'ont rien inventé.

L'offensive du printemps

Lorsque l'Amirauté britannique annonça que, pour la semaine finissant le 2 mars, l'Angleterre avait perdu 141.314 tonnes en navires marchands, cela donna à réfléchir. C'était presque le chiffre le plus haut depuis le début de la guerre. En fait, il n'avait été dépassé qu'à deux reprises depuis septembre 1939. C'était, pensa-t-on, la grande offensive du printemps que, par la voix du Dr Gœbbels, Hitler avait maintes fois annoncée. Pourtant, après cette semaine d'alerte, les choses ont repris leur train normal. L'autre jour, au banquet des Pilgrims à Londres, en présence de M. de Winant, ambassadeur des Etats-Unis, M. Churchill annonçait que la flotte britannique venait de couler trois sous-marins allemands.

Pour la semaine finissant le 9 mars, les

LA MARINE B



A l'aide de puissantes jumelles, on surveille constammei l'horizon à la recherche du corsaire camouflé ou de l'avio ennemi. Il ne faut rien laisser au hasard si l'on veut qu le convoi arrive à bon port, où il est attendu avec anxiét

LA BATAILLE DE L'ATLANTIQUE

pertes en navires marchands, britanniques, alliés et neutres, n'étaient plus que de 98.832 tonnes et l'Amirauté annonça par la suite que, pour la semaine prenant fin le 16 mars, les pertes étaient redevenues presque normales puisqu'elles n'étaient plus que de 71.773 tonnes.

N'oublions pas qu'en avril 1917, lors de l'entrée des Etats-Unis en guerre, les « U-boats » du grand amiral von Tirpitz envoyèrent au fond de l'eau 880.000 tonnes de navires britanniques. Dans la guerre actuelle, à aucun moment, Hitler n'a pu atteindre la moitié de ce chiffre.

Jusqu'ici, la moyenne hebdomadaire des pertes maritimes anglaises, alliées et neutres est de 62 à 65.000 tonnes par semaine. Pour le mois de mars courant, ce chiffre a constamment été dépassé, mais n'oublions pas que, par suite des envois américains qui augmentent sans cesse, le nombre de navires arrivant quotidiennement en Angleterre a augmenté et, d'autre part, que le Reich est en pleine offensive non seulement sous l'eau, mais sur l'eau, par l'entremise de croiseurs-pirates, et dans les airs.

L'arme sous-marine

Quoi qu'en dise le maréchal Gœring qui aime tant vanter les exploits de sa « Luftwaffe », le danger aérien pour la navigation marchande est minime. Si, de temps à autre, un navire est touché par une torpille aérienne, cela constitue un cas isolé. Quelquefois aussi un navire de guerre déguisé parvient à attaquer un convoi, mais c'est là aussi une exception. L'arme sous-marine demeure le grand danger.

Contre elle, les convois protégés par des destroyers et les charges de fonds ont déjà fait leurs preuves. D'autres armes ont été découvertes et sont actuellement employées. Mais alors que l'Amirauté britannique publie toutes les semaines le chiffre des pertes britanniques, elle se refuse à dire un mot du nombre de sous-marins allemands coulés. Le public en général ne connaît donc qu'un côté du problème — et le mauvais, dans l'intérêt national, pour ne pas fournir des renseignements à l'ennemi.

Les sous-marins attaqués

Mais on n'attend pas que le sous-marin soit dans l'Atlantique pour l'attaquer. On

PARCE QUE...

- ... **Les envois américains augmentent sans cesse et arrivent à destination...**
- ... **L'Angleterre a mobilisé son aviation et sa flotte dans sa grande offensive contre les bases de sous-marins...**
- ... **De nouvelles armes secrètes ont été découvertes et sont employées par l'Angleterre...**
- ... **Déjà les statistiques officielles révèlent une diminution dans le chiffre des pertes de la marine marchande britannique.**

le bombarde chez lui, dans ses bases. Des tonnes de bombes, disent souvent les communiqués de la R.A.F., ont été déversées sur Lorient et Brest. Ces deux ports constituent depuis l'occupation de la France les principales bases sous-marines de l'ennemi.

Récemment, on annonçait — et lord Halifax confirmait — que des sous-marins allemands de grand tonnage étaient arrivés jusqu'aux environs des côtes américaines pour attaquer les convois britanniques à leur sortie des ports du Nouveau Monde. A cette menace, les Etats-Unis ont répondu en faisant patrouiller par des bombardiers géants non seulement les eaux territoriales, mais une bonne partie de l'Atlantique. L'avion est un ennemi mortel pour le « U-boat » : une décharge de bombes ou de torpilles aériennes et le sous-marin est au fond de l'eau.

De grands hydravions Sunderland quittent chaque matin les ports anglais pour effectuer des vols de reconnaissance et aussi pour jouer un rôle plus actif dans la lutte contre les sous-marins et les convois ennemis. Des milliers de kilomètres sont ainsi patrouillés. Souvent on retrouve l'équipage d'un navire coulé ou un bateau qui n'a pu suivre un convoi. L'oiseau géant se pose sur l'eau et sauve les marins en les prenant à son bord. Il indique aussi au retardataire le chemin à suivre en lui servant de guide et de protecteur. Avec le temps, l'avion sera peut-être en mesure de rendre des services aussi appréciables que les destroyers, dans la protection des navires marchands.

10 « U-boats » par mois

Hitler a affirmé dans ses discours qu'il aurait prochainement des centaines de sous-marins. Or, récemment, un expert en la matière, écrivant dans le « Times » de Londres, disait qu'il est impossible aux chantiers allemands de construire plus de dix « U-boats » par mois. En temps normal, leur capacité de production est de six à huit unités. La R.A.F. a, comme on le sait, fait des ravages dans les ports de Bremen et de Kiel où se trouvent les chantiers navals. Donc, la production doit nécessairement être inférieure à celle du temps de paix. Mais en admettant le pire, vu les appareils de précision qu'exige la construction d'un sous-marin, on ne saurait en construire en Allemagne aujourd'hui plus de dix par mois. Et rien ne nous dit que la Grande-Bretagne n'en détruit pas autant.

L'Asdic

Les reportages sur les mouvements et les combats livrés par la flotte anglaise ont récemment parlé de l'Asdic (Anti-submarine detector investigation committee), un appareil secret et qui est pour ainsi dire l'oreille du navire de guerre. Un bâtiment pourvu d'un appareil Asdic peut suivre la marche d'un sous-marin par le son, comme il l'aurait suivi en plein jour s'il se fût agi d'un navire de surface.

Un sous-marin échappé d'une colonie française lors de l'armistice, voyageant en plongé, et qui ralliait Malte, fut suivi par un destroyer sur des centaines de kilomètres. Il craignait à tout moment qu'une charge sous-marine ne mît fin à son odyssée. Lorsqu'il parvint à regagner la surface, il vit le destroyer, qui n'avait pas voulu le couler avant de s'assurer de son identité, prêt à la bataille, les canons braqués sur lui. Il l'avait échappé belle.

L'aide américaine

Il est certain, et les Anglais ne le cachent pas, que les pertes subies par leur marine marchande sont graves. Mais grâce à l'aide américaine qui s'intensifie de jour en jour, ce danger sera rapidement maîtrisé. On annonçait récemment que les navires de guerre britanniques pourraient dorénavant subir des réparations dans les chantiers américains. Mieux encore : les Etats-Unis vont transférer à la Grande-Bretagne un grand nombre de cargos opérant entre l'Atlantique et le Pacifique par le canal de Panama. Et le temps n'est pas loin où l'opinion américaine acceptera que les navires transportant en Europe le matériel si généreusement offert pour la défense des démocraties soient convoyés par des destroyers américains. Car à quoi servirait l'effort de guerre de la Grande République si son produit ne devait servir qu'à garnir le fond de l'Océan ?

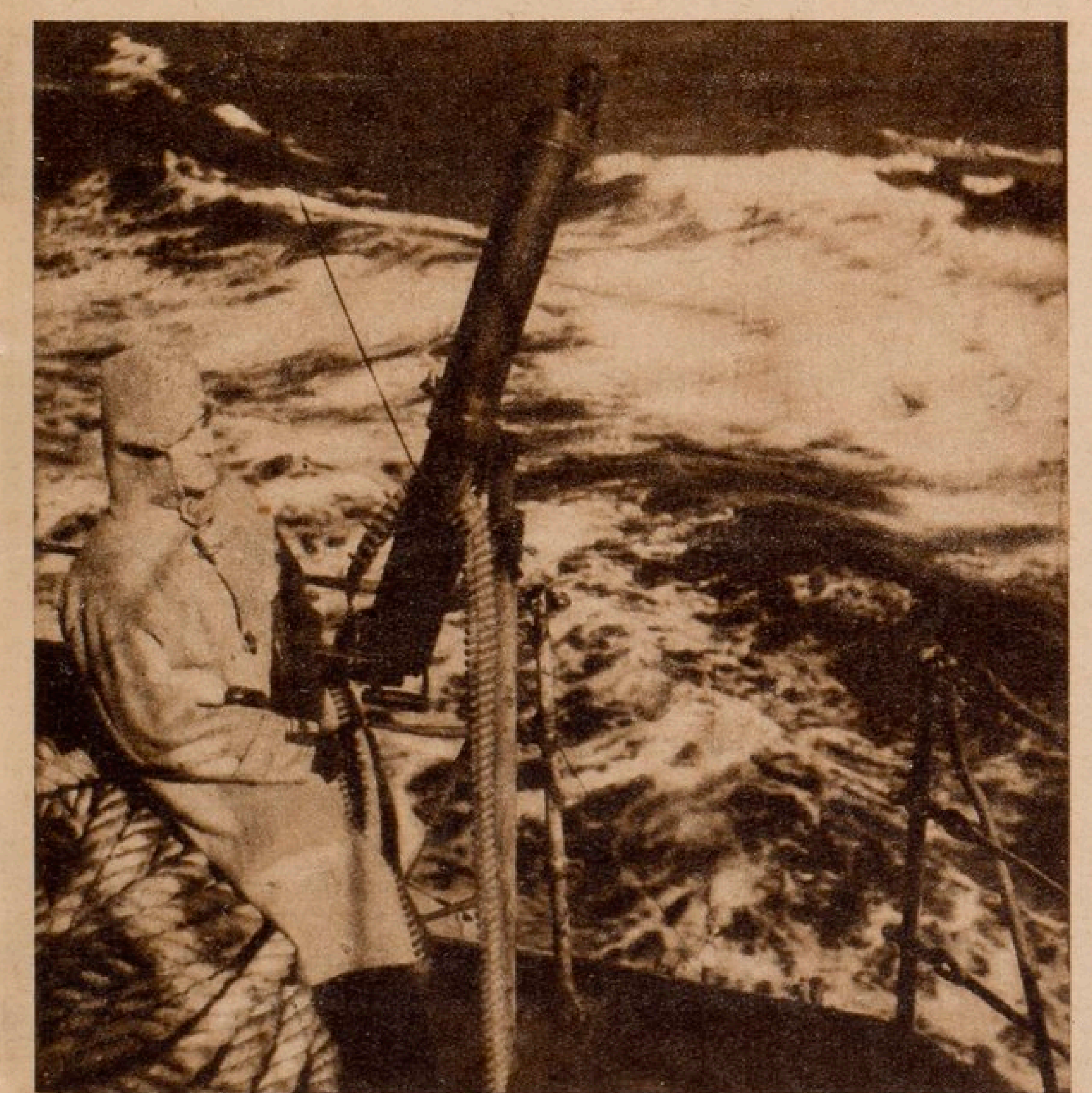
On estime qu'environ deux mille navires arrivent ou quittent les ports anglais par semaine. Si on en perd vingt, cela ne fait somme toute qu'un pour cent.

Ce chiffre est sérieux, certes, mais les chantiers britanniques, les chantiers américains travaillent à plein rendement. L'Angleterre achète partout des navires désaffectés, vieux et neufs qui viennent augmenter sa flotte commerciale. Les marines de commerce de la France Libre, de la Hollande, de la Norvège, de la Pologne, de la Grèce travaillent pour elle.

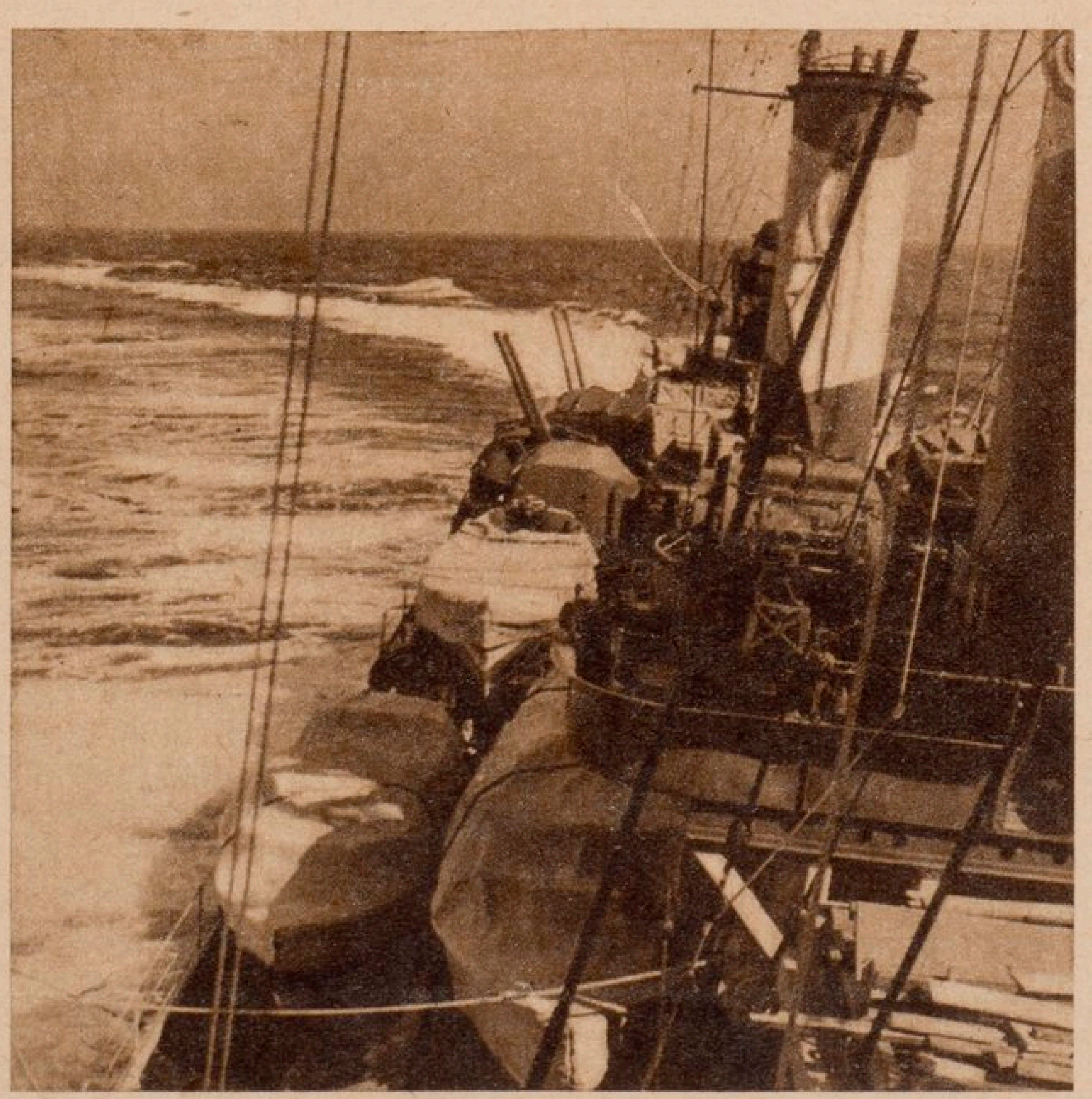
D'ailleurs, Hitler et Mussolini ne sont pas eux-mêmes immunisés contre les sous-marins et les avions alliés. Récemment, l'Amirauté publiait les chiffres de leurs pertes en navires coulés, sabordés ou capturés. Ce communiqué donnait le total « kolossal » de 2.400.000 tonnes !

Et ceci démontre que, malgré les pertes sérieuses subies, le blocus de la Grande-Bretagne demeure un rêve... un rêve qu'Hitler ne réalisera pas.

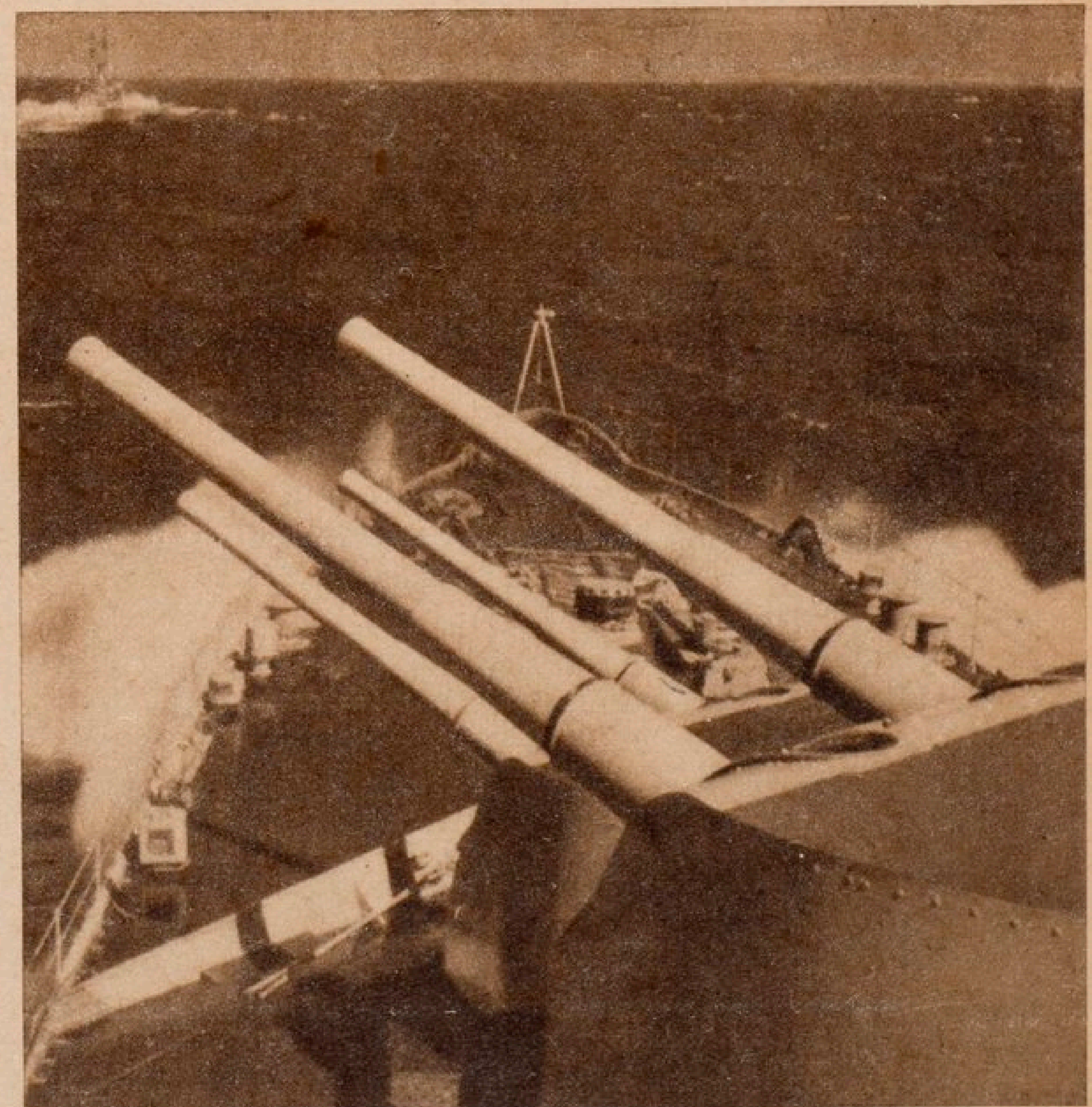
E BRITANNIQUE VEILLE...



Des avions ennemis apparaissent à l'horizon. Attention, les destroyers convoyeurs braquent leurs canons antiaériens. Bientôt un tir nourri commencera et les avions, lâchant leur cargaison de bombes qui tombera en mer, s'enfuiront.



Un sous-marin est signalé. Le convoi se sépare. Les navires avanceront en zigzag pour éviter les torpilles. Pendant ce temps, les destroyers lancent des écrans de fumée pour permettre aux navires de fuir, et des charges sous-marines.



L'ennemi a été aperçu. On règle le tir et c'est une première bordée suivie d'une autre et d'une troisième. Le convoi, entre temps, s'est dispersé pour éviter de devenir une cible, les navires éparpillés étant moins susceptibles d'être atteints.

Un des mystères de cette guerre :

L'ENIGME GAMELIN

Une information non confirmée jusqu'à ce jour a annoncé cette semaine que le procès de Riom venait d'être ajourné. Le gouvernement de Vichy a-t-il renoncé définitivement à découvrir les « responsables de la guerre » ou s'agit-il simplement d'un renvoi devant permettre de recueillir de nouvelles preuves, de faire la lumière sur de nouveaux faits ? On ne saurait le dire, en vérité. Un fait est certain, en tout cas : c'est que les motifs de cet ajournement, si réellement ajournement il y a, doivent être graves, le gouvernement allemand ne cessant de faire pression sur le maréchal Pétain pour que soit jugée au plus vite cette affaire qui, aux yeux des hommes de Berlin, constitue avant tout une revanche.

Si le procès est jamais jugé, de tous les cas que les juges de Riom auront à trancher, celui du général Gamelin est certainement celui qui attire et retient le plus l'attention. Chef de l'armée française pendant les années qui ont précédé la guerre, sa responsabilité dans le désastre militaire est évidente. Son cas est, cependant, des plus curieux et il comporte certaines particularités devant lesquelles on demeure confus.

* * *

Les chefs d'accusation portés contre le général Gamelin sont au nombre de quatre. On lui reproche : de n'avoir pas, au cours des années qui ont précédé le conflit, suffisamment préparé l'armée française à la guerre ; d'avoir, en septembre 1939, déclaré que la France était militairement prête alors qu'il avait en sa possession des états prouvant manifestement le contraire ; de n'avoir pas profité des huit premiers mois de ce qu'on a appelé « la drôle de guerre » pour regagner le terrain perdu sur le chapitre du matériel et de l'équipement ; d'avoir, enfin, commis diverses erreurs stratégiques qui ont conduit la France à la catastrophe militaire que l'on sait.

Il est assez difficile, et il est à présumer que les juges de Riom auront fort à faire pour arriver à une conclusion à ce sujet, d'établir la part de responsabilité qui incombe au général Gamelin en ce qui concerne l'insuffisance de la préparation de la France à la guerre. Le général Gamelin était, certes, chef suprême de l'armée. Mais il ne pouvait rien faire sans les politiciens qui, eux, s'obstinaient régulièrement à diminuer ou à refuser les crédits demandés par le Conseil supérieur de la guerre. Il sera, de même, assez compliqué de déterminer dans quelle mesure il faut attribuer à l'ancien généralissime le fait que la production de guerre française n'a fait aucun effort notable au cours des huit premiers mois du conflit. Il n'en reste pas moins qu'il y a, contre le général Gamelin, une série de faits troublants qui, jusqu'à preuve du contraire, font qu'on le tient comme l'un des principaux responsables du désastre français.

Au cours des années qui ont précédé le conflit, le général Gamelin n'a, semble-t-il, pas attaché l'importance qu'il fallait aux préparatifs de l'Allemagne. Il ne paraît pas s'être, par ailleurs, souvent préoccupé de déterminer l'étendue de ces préparatifs. Alors que la France était littéralement envahie d'espions allemands, l'état-major français n'avait, chez l'ennemi, qu'un nombre insignifiant d'agents. Le Deuxième Bureau, organisme qui, normalement, aurait dû être chargé de surveiller l'armement allemand, eut, durant les années qui précédèrent la guerre, une activité à peu près nulle et il dut, à l'ouverture des hostilités, être entièrement réorganisé. La France, d'ailleurs, était aussi mal outillée en matière de contre-espionnage que d'espionnage.

Le général Gamelin ne fit pas qu'ignorer les préparatifs allemands. Fait plus grave encore, il ne prit pas en considération divers rapports qui lui furent présentés à leur sujet. L'on a, en effet, la preuve certaine qu'à plusieurs reprises des officiers, des voyageurs, des journalistes essayèrent d'attirer son attention sur l'effort militaire de l'Allemagne et sur la nécessité qu'il y avait, pour la France, à adopter de nouvelles méthodes de guerre.

Il ne semble pas, en ce qui concerne l'équipement de l'armée, que le général Gamelin soit jamais intervenu énergiquement pour obtenir que le matériel fût fourni par les usines en quantité suffisante ou pour s'opposer à tout ce qui ralentissait la production. Au moment de la guerre d'Espagne, il laissa M. Pierre Cot désorganiser l'aviation. Au moment de l'agression allemande contre la Tchécoslovaquie, à une heure où la situation était diplomatiquement favorable à la guerre et où la France pouvait s'appuyer sur la Russie, le général Gamelin déconseilla énergiquement une intervention militaire. Il donna comme argument que l'armée n'était pas prête et, surtout, qu'il fallait se méfier des Russes. D'une façon générale, il se montra toujours hostile à ces derniers, évitant tout contact entre les états-majors français et soviétique. En septembre 1939, par contre, alors qu'il avait sous les yeux des rapports attestant que l'armée française ne disposait que de 700 avions et n'avait pas un seul bombardier, le général Gamelin déclara que la France était militairement prête.

Gamelin à quatre ans (portrait peint par la mère du général). L'ancien généralissime avait un tempérament artistique, héritage maternel sans doute, qui fut pour beaucoup, estiment d'aucuns, dans la défaite de la France.



Gamelin et Daladier, les deux grands accusés de Riom. L'un écrit ses mémoires, l'autre piaffe dans sa cellule. Le général un rêveur, le politicien un homme d'action. Deux tempéraments si différents qui se sont trouvés pourtant au gouvernail de la France en son heure de détresse.

Au début du conflit, il commit l'erreur de ne pas profiter de ce que l'Allemagne était occupée en Pologne pour lancer une offensive contre le Rhin. Pendant huit longs mois, il laissa les soldats français inactifs et, ce qui plus est, il leur fit exécuter toutes sortes de travaux qui n'avaient pas leur raison d'être et qui les convainquirent de leur inutilité. Il n'intervint pas pour lutter contre l'insignifiance de la production de guerre ou contre le sabotage. En mai 1940, au moment de l'agression contre la Hollande, il brisa la ligne de défense qu'il avait constituée pendant de longs mois sans en avoir, auparavant, formé une seconde. Il ne prit aucune mesure pour canaliser le flot des réfugiés. Dès les premiers moments de la bataille de France, il perdit le contrôle de ses troupes et commit par la suite des erreurs telles que, bien avant la nomination de Weygand comme généralissime, Winston Churchill protesta contre son maintien à la tête des forces alliées. Il fit, enfin, comme s'il se désintéressait du moral des troupes et de la population. Sur ses ordres, la censure veillait à ce que cette dernière fût tenue dans l'ignorance des événements. Jusqu'aux derniers jours, seules les informations optimistes étaient autorisées, ce qui, au moment de la capitulation, provoqua une démoralisation de l'armée et du peuple...

* * *

Tels sont les griefs que l'on peut retenir contre le général Gamelin. Leur énumération étonne d'autant plus que, d'après le témoignage de tous ceux qui l'ont approché, l'ancien généralissime a toutes les apparences d'un homme fort intelligent et qu'il possède une culture des plus étendues. Il a donné des preuves indiscutables de prévoyance à l'époque où, jeune officier encore, il était attaché à l'état-major de Joffre. Il a obtenu des résultats appréciables en Syrie. Est-il de ceux qui ne sont bons que dans des postes subalternes ? C'est possible, mais cela ne suffit pas à expliquer la disproportion qui existe entre l'homme et sa conduite. Qu'on le veuille ou non, on se trouve devant un cas spécial, comportant de nombreux points obscurs, voire mystérieux. Et ce n'est pas exagérer que de parler d'une « énigme Gamelin ».

Sur cette énigme, depuis la capitulation de la France, un grand nombre de penseurs ou de techniciens se sont penchés. De toutes les explications qui ont été fournies du cas Gamelin, nous ne retiendrons que deux, les meilleures. La première a été donnée par Jules Romains qui, récemment, a publié sur l'ancien généralissime un étonnant article dans la revue américaine « Saturday Evening Post ».

Dans cet article, l'auteur des « Hommes de bonne volonté » raconte divers entretiens qu'il a eus avec le général Gamelin. Certains propos qu'il rapporte semblent indiquer tout au moins une étrange légèreté de la part de ce dernier, qui ne paraissait pas attacher une grande importance aux insuffisances de l'armée française, notamment en matière d'aviation. Le plus important de ces entretiens eut lieu le 16 décembre 1939, au Grand Quartier Général. La conversation que Jules Romains eut avec le généralissime, qui l'avait personnellement mandé, prouve que celui-ci se faisait de grandes illusions sur la valeur des fortifications qu'il avait fait construire pour prolonger la ligne Maginot jusqu'à la mer, le long de la frontière belge. Elle révèle aussi — et c'est là que le mystère s'épaissit — que le général Gamelin prévoyait, avec une précision remarquable, la tournure qu'allaient prendre les opérations. Il déclara que c'était une profonde erreur que de croire que la guerre de 1940 ressemblait à celle de 1914.

Invité à dire comment il entrevoyait le développement de la guerre, le général Gamelin répondit sans hésiter : « La période d'apparente immobilité sera rompue par une action dans laquelle on jouera le tout pour le tout. La décision se produira alors. Ce sera rapide et terrible. Les gens ne conçoivent pas à quel point ce sera terrible. » Prié de fixer la date à laquelle se produirait cet événement, le général Gamelin répondit qu'il aurait lieu probablement en mai.

Aussitôt après cette conversation, Jules Romains fut invité à visiter un secteur du front et à communiquer librement ses impressions. Il rédigea un rapport à son retour. On ne lui répondit pas et il ne revit plus le général Gamelin.

Le chef auquel Jules Romains avait eu affaire avait fait preuve à la fois de clairvoyance et de lucidité. D'où vient que, quelques mois plus tard, les armées qu'il commandait devinrent une proie à peu près passive des événements ? Tout en soulignant qu'il n'a pas la prétention de faire la lumière sur un cas aussi singulier, l'auteur des « Hommes de bonne volonté » propose sa solution : « Il est sûrement un de ces hommes, écrit-il, d'une intelligence étendue et vivace, qui n'acceptent pas d'être troublés dans leur propre conception des événements. On rapporte qu'il n'allait pas souvent au front, même pas dans la zone des armées. Il était, je suppose, un de ces hommes dont les forces intellectuelles sont mal connectées avec leur puissance d'action. Le courant s'établit des unes aux autres, soit très faiblement, soit pas du tout, selon le cas. D'où vient cette fuite dans les transmissions ? D'abord d'un manque essentiel de volonté. Ensuite d'une crainte particulière de l'action elle-même et des conséquences qu'elle entraîne... Ces hommes sont avant tout des rêveurs. Ils atteignent une extrême lucidité, jusque dans la pratique de la vie quotidienne... Ce qui est plus rare, c'est qu'un rêveur de ce genre puisse devenir généralissime ; qu'il puisse rêver de tanks sans s'attacher au fait qu'il n'en possède qu'un petit nombre ; qu'il puisse rêver d'une guerre-éclair, en soit hanté, sache qu'elle doit venir en mai, et pourtant ne fasse rien ou ne fasse que très peu de chose pour s'assurer la victoire plutôt que l'adversaire. Il fallait un capitaine ; nous avions un philosophe. »

Telle est l'explication que Jules Romains donne de l'énigme. Elle permet de comprendre les contradictions de l'homme qui, en mai, lorsque eut lieu l'attaque qui devait aboutir au désastre de la France, écrivit dans un ordre du jour : « L'offensive que nous attendions depuis des mois vient de se produire » ; de l'homme qui, huit jours après la capitulation de l'armée qu'il avait commandée pendant des années, soignait tranquillement des roses dans son jardin. Mais cette explication a, cependant, le tort d'être trop ingénieuse.

La seconde est d'un caractère plus simple. Elle consiste à considérer le cas Gamelin comme la faillite d'une doctrine.

Comme beaucoup d'officiers français de la vieille école, le général Gamelin sous-estimait l'adversaire. Par contre, il avait des possibilités de l'armée française une conception trop haute. Le général Gamelin savait que l'Allemagne se préparait activement à la guerre, qu'elle mettait au point des méthodes nouvelles. Mais il était convaincu que, de ces méthodes, la valeur et le dynamisme de l'armée française viendraient à bout. Le soldat français n'accomplissait-il pas des miracles ? N'était-il pas l'homme à qui on pouvait demander tous les efforts, qui pouvait supporter toutes les fatigues ? Quoi qu'il pût advenir, il tiendrait — comme il avait toujours tenu jusque-là. Le général Gamelin en était d'autant plus convaincu qu'il était, dès le début, décidé à ne faire qu'une guerre défensive et à vaincre l'Allemagne par le temps. C'est dans cet esprit que le général Gamelin arrêta, au bout de quelques jours, l'offensive française sur le Rhin et qu'il hésita ensuite à envoyer un corps expéditionnaire en Norvège, après avoir refusé d'en envoyer un en Finlande. Pour une guerre défensive, la France n'avait besoin ni de tanks, ni d'avions. Elle avait ses fortifications, et cela lui suffisait.

Cette explication de l'énigme, qui est celle donnée par de nombreux officiers supérieurs ayant collaboré avec le général Gamelin durant cette guerre, et parmi eux le général Fougère, ancien haut-commissaire en Syrie, n'est contredite que sur un seul fait : la désorganisation de la ligne de défense établie à la frontière de Belgique, l'envoi de troupes massif dans ce dernier pays.

Mais il semble, d'après des témoignages dignes de foi, que le généralissime français était contre cet envoi de troupes. Pourquoi alors l'a-t-il fait ? A quelle pression a-t-il obéi ?

Là réside peut-être, à tout prendre, la véritable énigme Gamelin.



Les Allemands ne sont pas seuls à penser à l'invasion. Le temps viendra où l'Angleterre envahira, elle, les territoires ennemis. A cet effet, des forces spécialisées exécutent quotidiennement des exercices d'embarquement et de débarquement pour être prêtes à répondre à l'ordre d'offensive. M. Churchill a dit dans un discours récent que l'Empire britannique sera en mesure, avec le temps, de porter la guerre chez l'ennemi. Et M. Churchill tiendra parole. Il affirmait il y a quelques jours sa conviction que la victoire serait plus proche qu'on ne le croit.

Castellorizzo... îles Lofoten... Berbera...

DES FORCES ANGLAISES ONT DEBARQUE...

On parle toujours de la menace qui pèse sur l'Angleterre, par suite des intentions déclarées d'Hitler d'effectuer un débarquement sur le sol britannique. A plus d'une reprise, le Führer a affirmé que la guerre serait décidée sur le sol anglais.

Or, l'envahissement des îles Britanniques a toujours été le rêve — d'ailleurs jamais réalisé — de tous les peuples en guerre avec le Royaume-Uni. Depuis Guillaume le Conquérant, nul n'a réussi à violer avec succès les falaises de Douvres ou d'ailleurs.

Dans un journal américain, on faisait remarquer récemment, non sans raison, qu'alors que tout le monde parle des projets d'Hitler, nul ne songe que l'armée britannique possède, grâce à la maîtrise des mers, le pouvoir de débarquer des corps expéditionnaires sur les rivages des territoires ennemis. Et qu'alors que les vœux d'Hitler demeurent à l'état de désirs non réalisés, l'Angleterre a, à plus d'une reprise au cours de cette guerre, effectué des débarquements sous le nez des Allemands et des Italiens.

Le premier et le plus important peut-être de ces débarquements fut celui qu'effectuèrent, au début de la guerre, les troupes britanniques se rendant en France. Hitler, ses sous-marins et ses avions essayèrent en vain de les contrecarrer. Des centaines de milliers d'hommes, un matériel énorme, furent débarqués sur la côte française, sans perte d'un soldat, d'un fusil.

Pour les amateurs de précision, un tel débarquement, effectué avec le consentement et l'aide de la France, n'en serait pas un. Inclinons-nous et passons à autre chose...

LA NORVEGE

Il y eut ensuite la Norvège.

Au début d'avril 1940, l'Allemagne, comme toujours, sous un prétexte futile, envahissait le Danemark, et des troupes cachées dans les cales de navires ancrés depuis plusieurs jours dans les eaux norvégiennes débarquaient dans le pays.

L'Angleterre et la France, alors alliées, décidaient de contrecarrer les plans allemands dans ce pays et, le 22 avril, des forces alliées parvenaient à débarquer sur deux points de la côte norvégienne, malgré de sérieuses attaques de l'aviation nazie. Tant dans le secteur de Dombas que dans celui d'Oslo, les forces alliées non seulement prirent pied, mais parvinrent à avancer. Quelques jours plus tard, cependant, pour des raisons de stratégie, ils se retiraient de ces secteurs.

Le 23 avril également, le « Warspite » et des unités légères entraient dans le fjord de Narvik, détruisaient onze destroyers allemands qui se trouvaient dans le port et débarquaient des troupes dans les faubourgs de la ville. Un mois plus tard, le 30 mai pour être précis, la ville de Narvik tombait entre les mains des Alliés. L'avance allemande en France devait, malheureusement, amener le retrait des troupes alliées de Norvège.

Mais le fait demeure irréfutable : le débarquement fut effectué, non sans difficultés, certes, mais avec succès.

L'ISLANDE

Pour protéger ses communications avec le Nord et aussi pour avoir une base stratégique dans cette partie de l'Atlantique, l'Angleterre occupa provisoirement l'Islande. Le débarquement fut effectué avec la plus grande facilité, malgré les sous-marins et la Luftwaffe.

Les Britanniques se trouvent encore jusqu'aujourd'hui dans l'île...

PLUS PRES DE NOUS

Mais avançons vers la Méditerranée. Malgré la présence des Italiens dans les parages — au Dodécanèse, en Sicile, en Albanie — les Britanniques, dès le commencement de la campagne d'Albanie, débarquent en Crète, où la population leur fait le plus chaleureux accueil. Alors que les forces de Mussolini, malgré discours et menaces, doivent se contenter de bombarder seulement Corfou, situé presque dans les eaux albanaises.

Une opération bien plus difficile, bien plus hardie devait suivre.

CASTELLORIZZO

Le 25 février dernier, un communiqué de l'Amirauté anglaise annonçait l'occupation par les forces britanniques de l'île de Castellorizzo, dans le Dodécanèse. L'île servait de base d'hydravions à l'Italie.

Quelques jours plus tard, la base ayant été détruite et les Anglais n'ayant plus de raison d'immobiliser des forces là, se retirèrent. Leur but avait été atteint : la base d'hydravions non seulement avait été rendue inutilisable, mais les stocks de carburant et le matériel de guerre avaient été détruits.

LES ILES LOFOTEN

Les échos du débarquement à Castellorizzo ne s'étaient pas encore évanouis qu'une autre incursion en territoire contrôlé par l'ennemi avait lieu.



Dans des embarcations plates, les forces d'invasion britanniques s'entraînent non seulement à s'embarquer et à débarquer, mais aussi à traverser avec leur équipement les fleuves dont les ponts auraient sauté. Ces embarcations en caoutchouc sont pliantes et peuvent rapidement être prêtes à transporter chacune sept hommes. L'armée d'invasion est dotée d'un nombre considérable de ces barques qui lui seront d'une grande utilité pour franchir tous les cours d'eau.

Cette fois, c'étaient les Allemands qui faisaient les frais de l'entreprise.

Des forces navales légères, disait le communiqué de l'Amirauté du 6 mars, ont effectué une incursion dans les îles Lofoten, où des troupes ont été débarquées. Après une courte échauffourée, au cours de laquelle un officier et six marins allemands ont été tués, les Britanniques ont démoli l'usine d'huile de foie de morue et ont emmené avec eux, en se retirant, 300 Norvégiens patriotes, 225 prisonniers dont quelques « Quislings » locaux, non sans avoir coulé 11 navires ennemis.

Comme l'huile de foie de morue entre dans la fabrication des obus, l'incursion des forces britanniques fut — et doit être encore — vivement ressentie.

UNE INVASION POSSIBLE

Ces quelques exemples, puisés dans la chronique de la guerre depuis moins d'un an, prouvent que l'Allemagne et ses possessions nouvellement et provisoirement acquises ne sont pas invulnérables, et que l'Italie et ses colonies le sont encore moins. Une invasion est possible sur n'importe quel point de la longue ligne côtière contrôlée par l'Allemagne et l'Italie, tant que la flotte britannique sera maîtresse des flots.

Voilà pourquoi, annonçaient récemment les dépêches, Hitler est en train de construire, depuis Bordeaux jusqu'à Calais et au delà jusqu'à la frontière sud de la Belgique, une ligne Maginot côtière, car il sait qu'un jour, avec les armements américains arrivant en masse, l'Angleterre prendra l'offensive. Et ce jour-là, ainsi qu'elle l'a déjà montré sur une petite échelle, elle sera capable de débarquer n'importe où en Europe continentale.

Les usines américaines, annonce-t-on, sont en train de construire sur une grande échelle des tanks amphibies de 25 tonnes puissamment armés et blindés. Ces tanks, par milliers, pourront traverser la Manche par leurs propres moyens et ce jour-là, ce ne sera pas l'Angleterre qui sera envahie, mais le continent sur lequel s'étendent aujourd'hui les tentacules de l'armée allemande et de la Gestapo.

On se souvient qu'un jour, il y a quelques mois, une note inspirée publiée dans la presse signalait que « l'on parlait toujours d'offensive italienne en Egypte, alors que tout le monde semblait oublier que l'Angleterre aussi pouvait prendre l'offensive ».

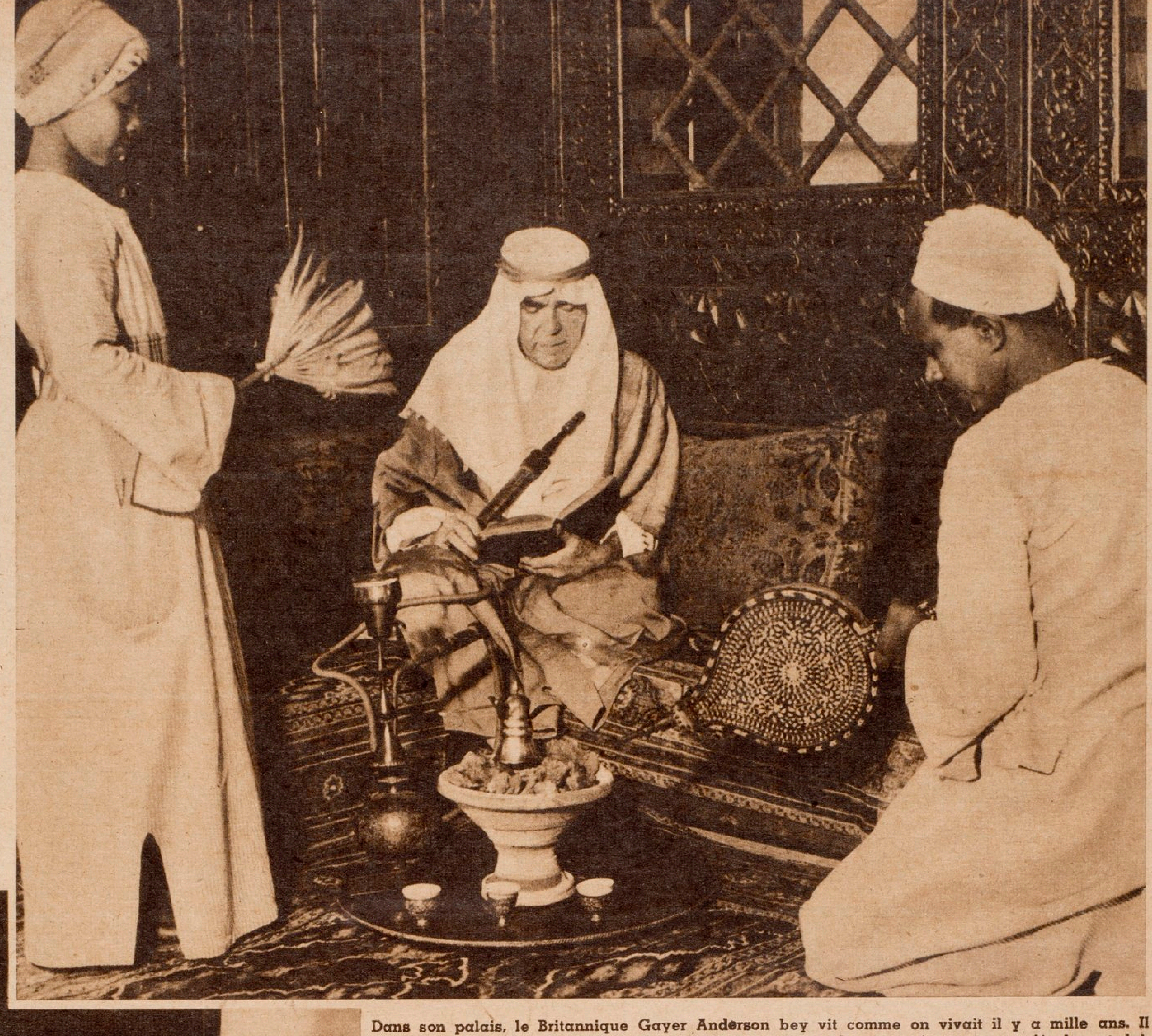
Cette note qui passa presque inaperçue en son temps nous revint à la mémoire le jour où les troupes de Wavell passant à l'offensive battirent l'ennemi en Cyrénaïque, en Ethiopie, en Somalie, en Erythrée, sur tous les fronts d'Afrique.

Aujourd'hui, c'est de l'invasion de l'Angleterre que l'on parle. Certes, elle est dans le domaine du possible, sinon probable, des choses. Mais pourquoi ne pas dire aussi qu'à son temps et à son heure, l'Angleterre tentera de battre Hitler chez lui ? La loi américaine du « prêt et bail » permet de l'espérer, et peut-être plus tôt qu'on ne le pense.

L'expérience nous a, jusqu'ici, démontré qu'il fallait faire confiance à la ténacité et à l'esprit d'à-propos de la race des Churchill.



L'art arabe n'est pas seul dans l'ancien palais. Il voisine avec l'art pharaonique. Une seule chambre cependant est consacrée aux antiquités égyptiennes. La pièce de résistance, si l'on permet l'expression, consiste en un sarcophage de momie fort bien conservé. Dans des vitrines on admire de nombreuses antiquités pharaoniques. Mais elles ne sauraient se comparer avec la précieuse collection d'art arabe du major Gayer Anderson bey. Le palais d'Ibn Touloun est un palais arabe et il le demeurera.



Dans son palais, le Britannique Gayer Anderson bey vit comme on vivait il y a mille ans. Il s'habille en fils du désert, fume le narguilé au tabac odorant, prépare son café devant lui, sur un feu de charbon, et sert le breuvage dans de petites tasses fabriquées il y a des centaines d'années par d'habiles ouvriers arabes. Sa nourriture ne comprend que des mets arabes qui sont placés sur un large plateau de cuivre où lui et ses invités se servent. Ni fourchettes, ni couteaux : on mange avec les doigts, comme au temps d'Ahmed Ibn Touloun. Des domestiques fidèles exécutent leur besogne à la manière arabe. Les banquets que donne de temps en temps Anderson bey rappellent ceux des sultans. On mange des mets épicés, on écoute de la musique arabe et souvent de belles Bédouines viennent exécuter les danses d'antan.



Le palais d'Ahmed Ibn Touloun, comme toute demeure seigneuriale qui se respecte, contient de nombreux passages secrets, des galeries souterraines, des escaliers tortueux, des trappes, car il fallait pouvoir se défendre contre un ennemi toujours à l'affût, pouvoir lui échapper le cas échéant. Il fallait aussi emprisonner les traîtres, les dignitaires tombés en disgrâce, ceux que l'on craignait. Aujourd'hui, tous les abris secrets existent encore. Mais Anderson bey qui n'a pas d'ennemis les emploie comme dépôts. Ses serviteurs y descendent souvent et n'aperçoivent, fort heureusement pour eux, aucun revenant. Le calme et la paix règnent au palais d'Ibn Touloun. Mais il n'en fut pas toujours ainsi dans le passé.

Un nouveau Haroun al-Rachid

LE SEIGNEUR DU PALAIS D'IBN TOULOUN

Un Anglais, le major Gayer Anderson bey, vit dans un palais des Mille et une Nuits, en plein vingtième siècle. Nombreux sont les Cairotes qui lui ont rendu visite au palais du sultan Ibn Touloun, tout près de la mosquée historique qui porte le même nom.

Gayer Anderson bey fut l'ami de Lawrence et, comme lui, il a pour les Arabes, leur mode de vie, leur art, leurs us et coutumes un amour sans bornes.

Venu en Egypte il y a plusieurs dizaines d'années, il fut tour à tour membre de l'Intelligence Service, officier avec le grade de miralaï dans l'armée égyptienne, inspecteur en chef au ministère. Aujourd'hui encore, il rend de précieux services à l'Empire britannique en guerre.

D'un palais en ruines, Gayer Anderson bey a fait un joyau de l'art arabe. Il a restauré les murs, les plafonds du palais du sultan Ibn Touloun, se rendant en Syrie, poussant jusqu'en Iran pour trouver tout ce qui était nécessaire pour rendre à la bâtisse sa somptuosité d'antan.

Sa collection d'objets d'art, de meubles, de tapis est unique et rivalise même avec celle du Musée de l'Art Arabe. Le palais a été pris en location du ministère des Wakfs.

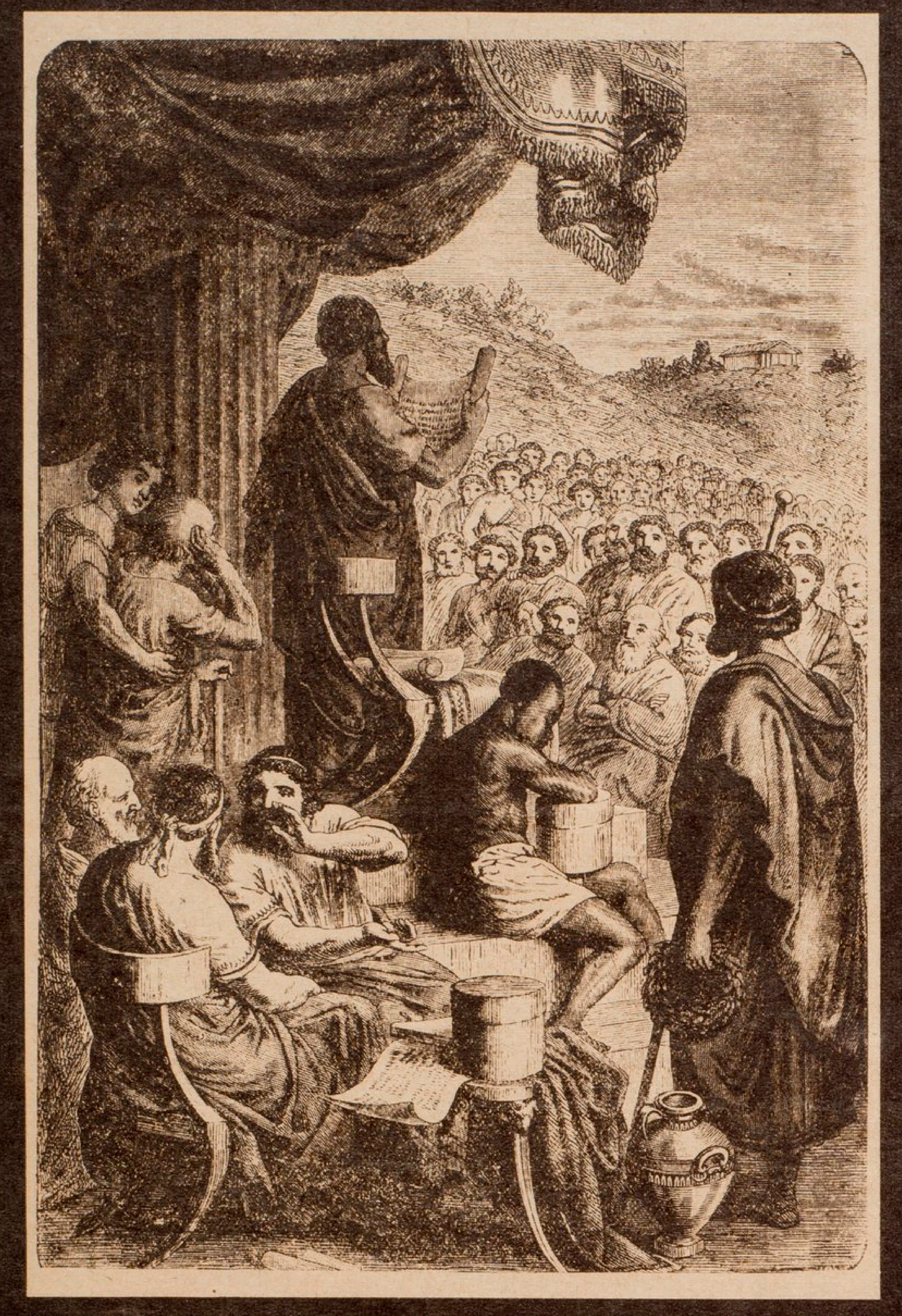
Nul ne peut dire, pas même le nouveau Haroun al-Rachid, comme on l'appelle dans le quartier, ce qui a été dépensé pour faire du palais d'Ahmed Ibn Touloun la somptueuse demeure arabe qu'elle est aujourd'hui. De Bagdad, de Damas, du Caire vinrent des armes précieuses, des tables incrustées de nacre, des lampes, des broderies fines et multicolores, du bois précieux, des moucharabiehs, le tout réuni avec goût, avec amour par le maître des lieux, au cours de nombreuses années.

Anderson bey est l'ami, le conseiller des habitants du quartier. Tous viennent chez lui pour un avis, un conseil, une réclamation. Sa porte est toujours ouverte et c'est en Oriental qu'il reçoit ses voisins. Il prodigue des conseils, s'occupe des affaires des gens, adresse une lettre ou une supplique et souvent il soulage la misère de ses voisins.



Oubliant le présent — du moins pour sa vie privée — Gayer Anderson bey vit dans le passé, un passé charmant. Pour écrire il se met par terre et emploie une plume d'oie. Si l'encre est moderne et le papier aussi — le parchemin est presque introuvable — le buvard n'entre pas dans la demeure sultanienne du seigneur du palais d'Ibn Touloun. Il emploie la cendre, comme on le faisait il y a mille ans, pour sécher l'encre. Ce que cet homme étonnant ne connaît pas de la vie, de la littérature, des lois, des arts, des sciences, de la musique, de la cuisine et même de la langue arabes ne vaut pas la peine d'être connu.

A L'OCCASION DE LA FÊTE DE L'INDÉPENDANCE HELLÉNIQUE



Hérodote lisant son histoire au peuple grec réuni.



Reconstitution de l'Acropole au temps de sa splendeur.



Course à pied aux Jeux Olympiques.

La Grèce, source d'éternelle Beauté

Tout être qui aime la Beauté va à Athènes « comme à un rendez-vous d'amour ».

Charles Maurras

La civilisation subit une éclipse. Dans les pays qu'ont envahi les Barbares s'est éteint ce flambeau qui est au monde ce que la conscience est à l'homme. Une période d'obscurantisme, comparable à celle qui suivit les grandes invasions, la veille du moyen âge, couvre une partie de l'Europe. Les peuples civilisés, encore libres, frémissent d'indignation ; la victoire des nations qui se sont fait haïr par leur avidité, leur agressivité et leur mépris des valeurs morales serait l'effondrement de la civilisation. Heureusement, telle n'est pas la perspective qui s'ouvre devant nous. Notre espérance se fortifie de jour en jour. Un grand empire, aidé par une grande démocratie, combat pour la libération des opprimés et la restauration du droit.

En attendant, dans les régions qu'occupent les hordes germaniques, les populations sont ramenées à l'époque primitive où l'homme ne vivait que pour manger. Les préoccupations matérielles, dont la solution est d'une si dramatique urgence, s'imposent cruellement à l'esprit qui, obsédé par cette nécessité vitale, est incapable de prendre son essor. D'ailleurs, toutes les manifestations de la pensée sont jugulées, contrôlées par le nazisme et le fascisme. Une sécurité relative et une liberté totale sont indispensables à la production des œuvres intellectuelles et artistiques.

Les éléments spirituels, qui ont fait la grandeur de la civilisation, sont exclus de l'ordre nouveau que veulent instaurer les puissances de l'Axe. Celles-ci osent prétendre que la force est un droit. Mais une force s'use, tandis que le droit ne s'affaiblit point. C'est pourquoi tout ce que la force a édifié au cours de l'histoire s'est écroulé et tout ce que le droit a créé a vécu.

En luttant pour la sauvegarde de toutes ces valeurs sacrées, la Grèce suit sa tradition, car elle défend ce qu'elle a donné au monde. C'est en Grèce qu'est née la raison, avant l'apparition d'Homère.

Dénombrons ce que nous devons à la Grèce et nous constaterons que nous lui devons presque tout : la plus humaine des philosophies, l'exemple de la liberté politique, la tragédie, une architecture et une sculpture dont la beauté n'a jamais été égalée.

De toutes ces créations, les traits dominants sont la clarté, la mesure, l'équilibre, l'harmonie, la grandeur. Le miracle fut que l'homme, confondu avec son idéal, se réalisa en se surpassant ; et que cet art demeura humain tout en étant d'une absolue perfection.

La mythologie grecque est très significative à cet égard. Dans la religion pharaonique, le roi seul participait de la divinité ; il était Amon-Râ sur la terre. Les dieux prenaient figure d'animaux. Ceux des Grecs étaient des hommes avec leurs passions et leurs faiblesses; ils ne différaient d'eux que par le pouvoir dont ils faisaient, bien souvent, un usage arbitraire. L'homme fut donc promu au rang de dieu.

Il faut aller en Grèce pour goûter l'essence de cet art si pur dans son humanité. Ce voyage complète toute culture classique. N'oublions pas, cependant, que si la Grèce est la mère de la Civilisation, l'Egypte en est la grand'mère. Aucun itinéraire n'est plus fructueux que celui qui comprend, d'abord, la vallée du Nil, puis la Crète, la Grèce, la Sicile et Rome.

Tout être qui aime la Beauté va à Athènes « comme à un rendez-vous d'amour » (Charles Maurras). C'est peut-être le seul qui ne déçoive pas et qui apporte de plus grandes joies que celles qu'une âme enthousiaste avait prévues.

M. de Vogüé a parlé d'un pèlerin de l'Acropole que l'on trouva à genoux, en prière et peut-être en larmes, devant l'une des femmes-colonnes qui soutiennent l'entablement du temple d'Erechthée. Etait-il en extase devant la Beauté ou devant la féminité symbolisant l'amour? Peut-être voyait-il en cette cariatide toute la Grèce antique et rendait-il hommage en même temps à Homère, à Sophocle, à Phidias, à Praxitèle, à Platon, au génie collectif de la race hellène.

Charles Maurras, montant pour la première fois à l'Acropole, tint longtemps embrassée et baisa l'une des colonnes des Propylées. Rejetons le sophisme qui affirme que la perfection s'accompagne toujours de froideur. Sous la lumière de Grèce, les déesses de marbre s'animent, l'architecture s'harmonise étonnamment avec le décor. Les lignes des temples se retrouvent dans le paysage qui possède tous les éléments que nous admirons dans l'art grec : clarté, mesure, pureté, grandeur.

Contempler le Parthénon au coucher du soleil ou au clair de lune est l'un des plus grands bonheurs qu'il soit possible de connaître ; c'est une heure qui fait oublier des années de tristesse. Toute parole s'arrête sur les lèvres ; l'âme est tout entière dans le regard et se donne à cette Beauté mystérieuse d'être si parfaite et qui satisfait en même temps le sentiment et l'intelligence. Elle coule en vous comme une onde fraîche, elle vous purifie, vous exalte tout en vous retenant aux rivages de la raison.

La Grèce équilibre la nature humaine ; elle la maintient à égale distance des extrêmes.

Quand la guerre sera terminée et la barbarie vaincue, l'humanité, endolorie, sera longtemps occupée à panser ses plaies. On peut, dès aujourd'hui, entrevoir les fondements de l'ordre nouveau sur lequel elle édifiera l'avenir. Une civilisation naîtra qui ne sera point basée sur la science intégrale, le souci du bien-être et du plaisir, et sur la puissance de l'argent. Les valeurs spirituelles, cultivées généralement par une élite, seront remises en honneur.

Parmi celles qui redonneront à l'humanité force et santé, le culte de la Beauté a l'une des premières places. Plus que jamais on éprouvera le besoin d'aller se retremper aux sources de la civilisation. Les voyageurs iront demander à la Grèce l'harmonie et l'équilibre intérieurs, la joie, l'enthousiasme indispensable à la vie.

Les plus sceptiques, les plus meurtris par le passé, y vibrent intensément. Comme Antée, le géant, reprenait de nouvelles forces en touchant la terre, sa mère, nous retrouverons une vigueur neuve en retournant vers l'Hellade, mère d'une civilisation dont l'humanité peut s'enorgueillir à bon droit. Un voyage en Grèce est un remède à recommander aux êtres désaxés, qui cherchent à apaiser une grande douleur. Les vers de Racine, comme tout rayon de Beauté, n'ont-ils pas cet effet sur les âmes tourmentées?

Devant le Parthénon, il est possible de mesurer la puissance de la Beauté. Elle est un baume mystique. L'amour qu'elle inspire, d'où découle l'amour du Bien, peut contribuer à sauver et à régénérer le monde.

JOSEE SEKALY

On vit à

Il y a à Londres des abris diurnes et des abris nocturnes. Mais il y a aussi des abris spéciaux pour enfants pourvus de lits, de lait, de médicaments, pour éviter aux tout-petits, dans une certaine mesure, les horreurs de la guerre. Ces abris sont l'objet de l'attention spéciale de l'amiral Sir Edward Evans, commissaire londonien de la défense passive. S.M. la Reine Elizabeth s'y rend souvent. Les gosses lui font toujours une réception charmante.

On dort dans les abris. Les femmes occupent des lits, les hommes dorment par terre. Ce n'est pas très confortable. Mais l'on se fait à tout. Le réveil matinal, la toilette doivent se faire rapidement. Mais la bonne humeur règne, le « joke » est sur toutes les lèvres. Au début, c'était particulièrement peu confortable. Mais, par la suite, la plupart des abris nocturnes furent dotés de lits multiplaces qui sont pris d'assaut même par les nuits sans raids. Comme nous le disions, on s'habitue à tout, même à la mitraille qui tombe du ciel. L'homme supporte tout lorsqu'il lutte pour la vie et la liberté.

Hitler qui croyait terroriser la population civile londonienne avec ses attaques aériennes massives s'est, une fois de plus, trompé.

La population londonienne vit. Elle s'est arrangée pour exister d'une façon plus ou moins rationnelle en attendant la victoire.

Les raids aériens causent des dégâts, font des victimes, mais le lendemain matin tout le monde va au bureau ou à l'usine, des équipes de pompiers, d'ingénieurs abattent les murs branlants, maîtrisent le feu. Londres et ses habitants décidés à résister, rien n'en viendra à bout.

Mais Londres n'est pas la seule ville anglaise victime d'un bombardement intense et inhumain : Bristol, Leeds, Brighton, Southampton sont logés à la même enseigne. Là aussi, le même état d'esprit, le même courage règnent. Car pour vaincre il faut résister. Et l'on résiste. On oppose à Hitler une résistance qui fait l'admiration de tout le monde civilisé.

Bristol, ville martyre
fut l'objet d'attaqu
explosives furent d
timents civils, ni d
furent causés à la
a tenu à visiter Bri
toute sa sympathie

M. Winston Church
une manifestation
l'accueillent. Il y a
du président Roosev
pas les moins entho
de son courage, de

Un éclat d'obus a
une bombe était
s'approchaient de s
mes : un tué et qu
tard, sa fille devait
On le plaça sur un

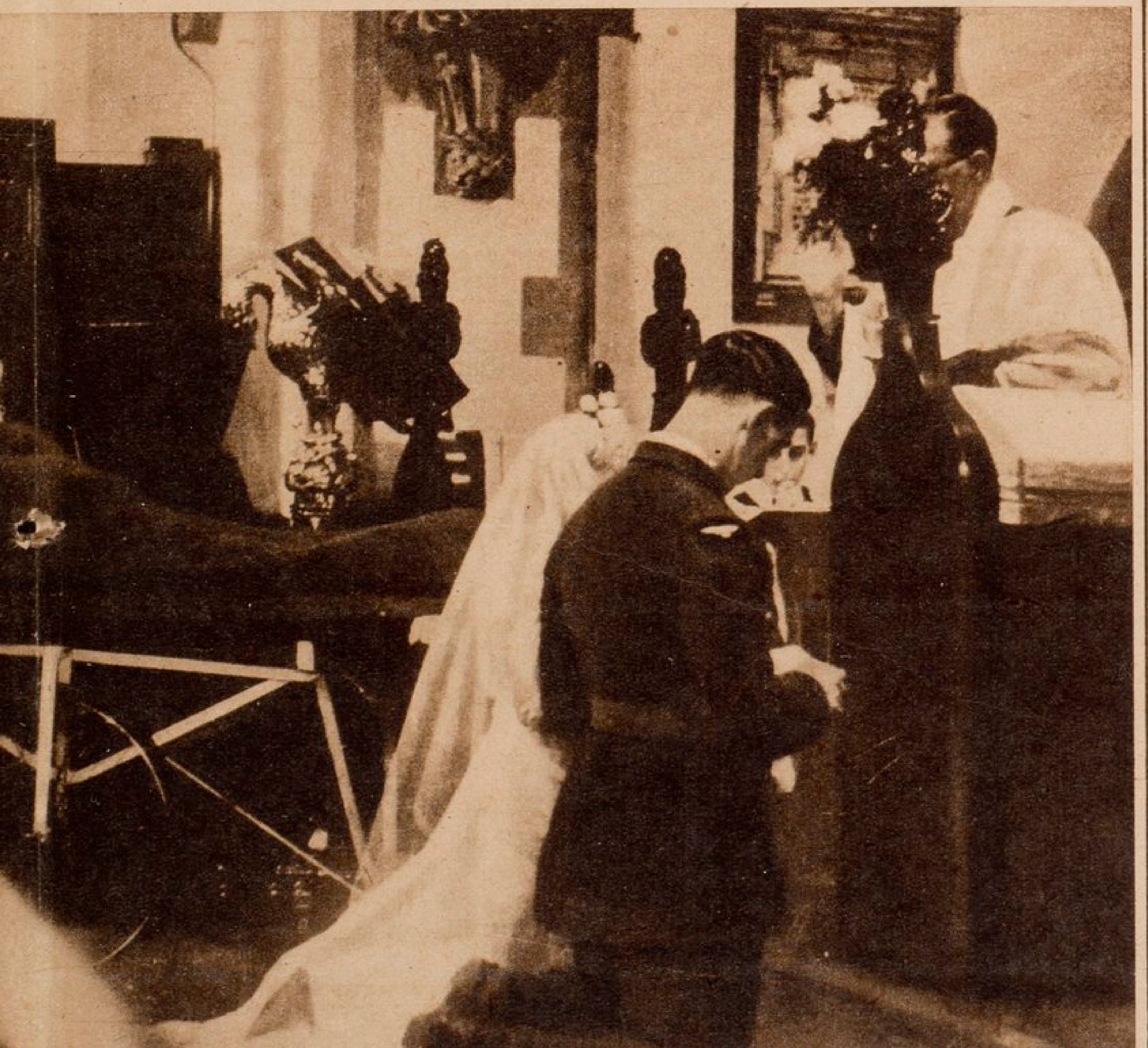
à Londres... malgré le "blitzkrieg"



...rtyre. Voilà le nom qu'on lui a donné en Amérique. Il y a quelques semaines, elle ...taques particulièrement massives. Des milliers de bombes incendiaires et fortement ...nt déversées sur la ville sans tenir compte ni des objectifs militaires, ni des bâ... ...ai de la population. Il fallait détruire Bristol, briser son énergie. Des dommages ... la ville, mais on n'est pas venu à bout du moral de ses habitants. Le roi George VI ...r Bristol. Le voici s'entretenant avec des victimes du raid auxquelles il exprime ...thie. Le roi fut particulièrement ému des attaques contre les quartiers ouvriers.



...urchill est l'homme le plus populaire d'Angleterre. Toutes les fois qu'il paraît dans ...ion publique, dans la rue, au Parlement, ce sont des acclamations spontanées qui ...y a quelque temps, il visita, en compagnie de M. Harry Hopkins, envoyé spécial ...oosevelt, une base navale « quelque part dans le Nord ». Les marins, qui ne sont ...enthousiastes des sujets de Sa Majesté Britannique, lui firent une réception digne ..., de son dévouement et de la confiance qu'il n'a cessé d'avoir en la victoire finale.



...s a blessé le lieut.-commander A. Thurlow pendant qu'il inspectait l'endroit où ...tait tombée sans éclater. Voyant que l'engin allait partir, il fit signe à ceux qui ... de se garer, mais malheureusement la bombe à système d'horlogerie fit des victi... ...et quatre blessés dont le lieut-commander Thurlow lui-même. Quelques jours plus ...devait se marier. Allait-on retarder le mariage ? Non, le blessé décida d'y assister. ...ur un brancard et il suivit la cérémonie couché, mais souriant et fort heureux.



C'est la carte que nous publions plus haut qui servit il y a quelque temps aux pilotes de la R.A.F. de bombarder le port de Kiel. Au cours d'un vol de reconnaissance perpétré quinze jours plus tard, des photos furent prises dans le but de renseigner les chefs britanniques sur l'importance des dégâts occasionnés par le bombardement du port. Les experts se rendirent alors compte que le navire porte-avions « Graf Zeppelin » avait disparu.

LA R.A.F. A BOMBARDE KIEL

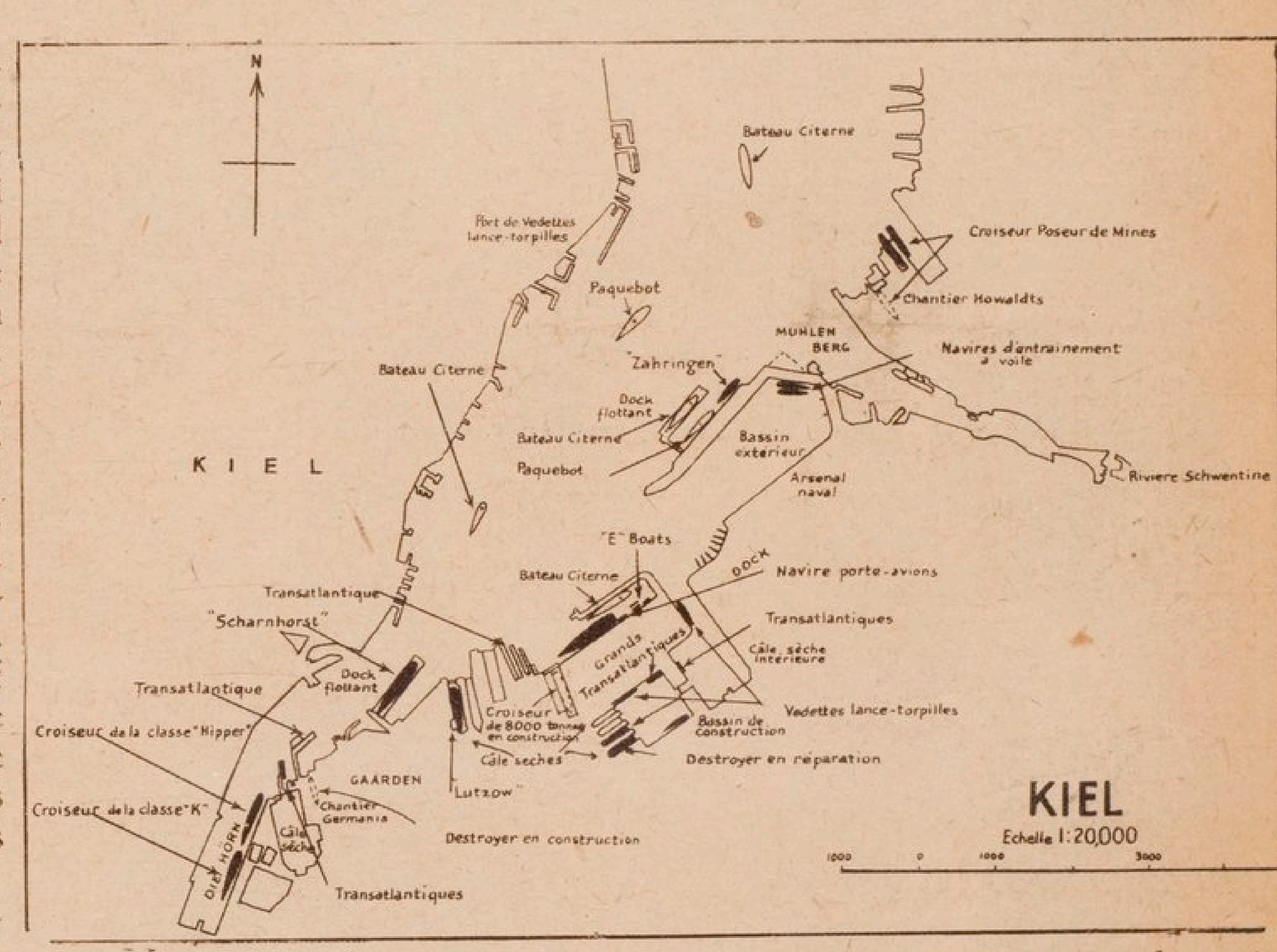
« La R.A.F. a exécuté, cette nuit, un raid important sur Kiel. » Souvent les communiqués britanniques sont ainsi conçus. C'est que le port de Kiel est un des plus vastes d'Allemagne et, en tant qu'objectif militaire, son importance dépasse celle des autres ports, à l'exception, peut-être, de Hambourg. Car c'est à Kiel qu'Hitler est en train de construire des navires de guerre, et c'est encore à Kiel qu'il répare ceux qui ont été endommagés. Kiel est aussi une grande base de sous-marins.

Jusqu'au 9 octobre 1940, dix-neuf raids avaient été effectués sur ce port et des centaines de tonnes de bombes avaient été lancées sur ses docks. Et depuis lors, ces chiffres ont dû être doublés.

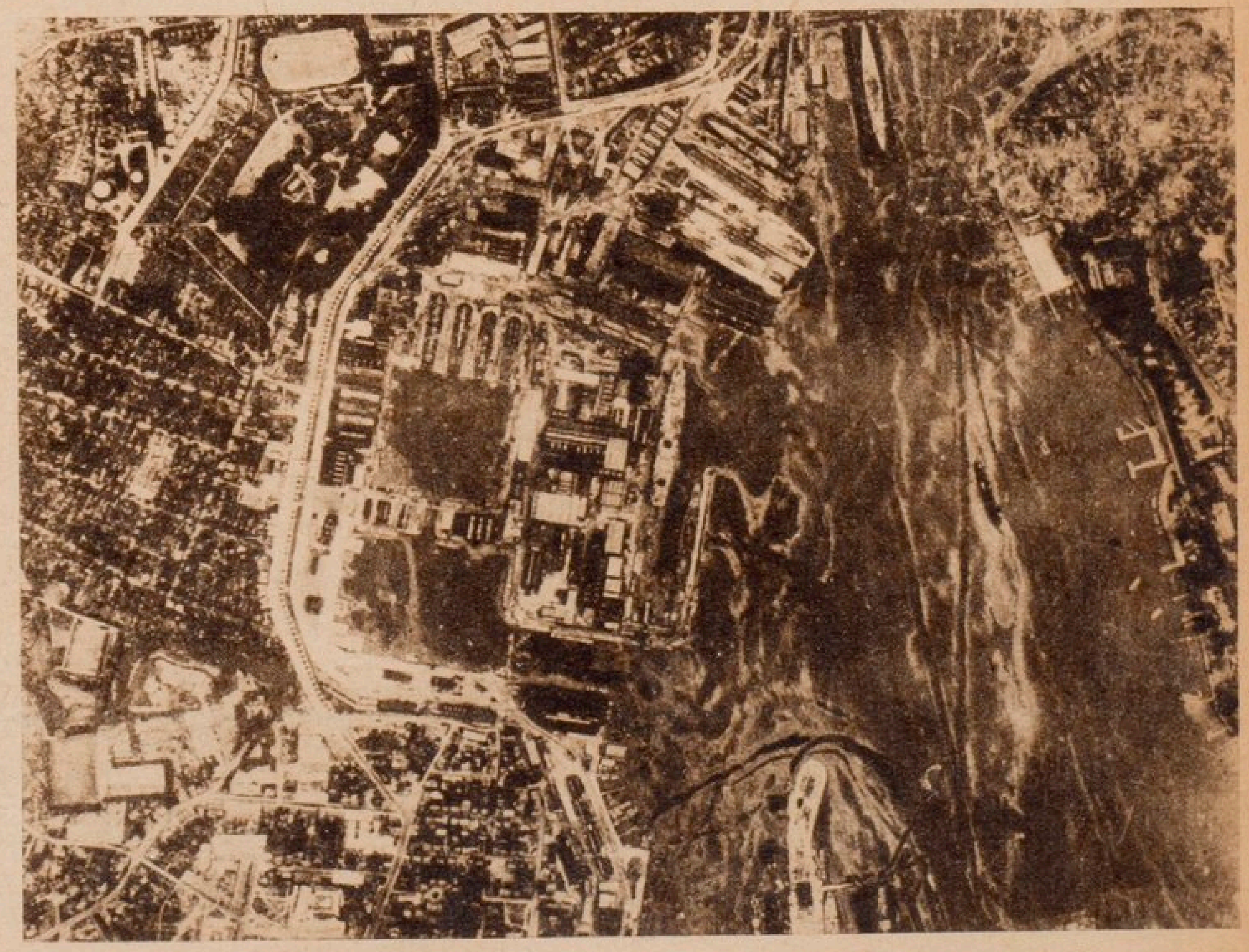
En tant que chantier naval, l'importance de Kiel est à nulle autre pareille ; voilà pourquoi une partie de la bataille de l'Atlantique s'y joue. Car il faut autant que possible empêcher la construction de sous-marins et de navires de surface, endommager ceux qui existent, couler, dans la mesure du possible, les navires-citernes qui transportent le pétrole si nécessaire à l'aviation allemande.

Mais une opération sur Kiel n'est pas chose facile. Au début de la guerre, et aujourd'hui encore, des avions de reconnaissance firent un travail de choix. Tous les emplacements du port furent photographiés. Les objectifs militaires, relevés avec soin, firent l'objet d'études spéciales par des experts.

Avant chaque raid sur Kiel, une étude délicate et précise est faite des cartes, des documents photographiques que possède la R.A.F. Il s'agit de lancer les bombes sur des buts déterminés. Puis, le raid terminé, d'autres avions vont aux renseignements et reviennent avec des documents. Au simple mortel, ces photos ne disent rien. Mais l'œil des experts a tôt fait de déceler les dégâts faits à un bâtiment de guerre, un navire de commerce, un chantier. Un jour, les photos montrèrent que la couleur de la mer était différente de celle de l'eau en général. Les grandes tâches se trouvaient être du côté des grands dépôts de pétrole et l'on conclut que ceux-ci avaient été touchés.



Voici une carte montrant les installations et les objectifs militaires du port de Kiel. Elle a pu être dressée grâce aux photos prises par les services photographiques de la R.A.F. On voit nettement sur la carte : 1. Le cuirassé « Scharnhorst » amarré à un dock flottant ; 2. Le porte-avions « Graf Zeppelin » dans son chantier; 3. Le cuirassé de poche « Lutzow » (anciennement « Deutschland ») en réparation ; 4. Un bâtiment de guerre de la classe « Hipper » ; 5. Un bâtiment de la classe « Koln » ; 6. Trois sous-marins ; 7. Dragueur de mines ; 8. Vedette lance-torpilles ; 9. Sous-marins de croisière ; 10. Navires-écoles ; 11. Croiseur en réparation ; 12. Navire-citerne ; 13. Navire-citerne amarré à un dock flottant ; 14. Paquebot en tain d'être transformé en transport de troupes ; 15, 16 et 17. Navires-citernes pour le transport de carburant liquide ; 18. Croiseur en voie de construction ; 19. Sous-marin de croisière ; 20. Deux sous-marins de croisière ; 21. Navires en voie de construction ; 22. Sous-marin ; 23. Le vieux navire de guerre « Zahringen » ; 24. Vedette lance-torpilles.



Cette photo prise après un bombardement de Kiel ne nous dit rien, mais aux yeux des experts de la R.A.F., elle montre que le porte-avions « Graf Zeppelin » a disparu. Elle signale aussi des dégâts importants.

Images d'Egypte

S.M. la Reine, Grande Eclaireuse d'Egypte

S.M. la Reine, en sa qualité de Grande Eclaireuse d'Egypte, a assisté récemment à une grande parade de girl-guides au National Sporting Club. Sa Majesté arriva sur le terrain de la parade en uniforme de girl-guide. Plusieurs centaines de membres de cette association défilèrent devant la souveraine dans un ordre parfait. Sa Majesté félicita chaudement Mme Mounira Sabry, chef des girl-guides, avant de regagner le palais d'Abdine.



L'ambassadeur-turfiste

Sir Miles Lampson, ambassadeur de Grande-Bretagne, est un grand amateur du turf. Il est en train de monter une belle écurie de courses dont plusieurs chevaux se sont déjà distingués. Samedi dernier, il a remporté, à Guézireh, deux épreuves avec « Rock » et « Monopoly ». L'ambassadeur a le sourire en ramenant « Monopoly » aux paddocks après sa victoire.



Jour national de prières

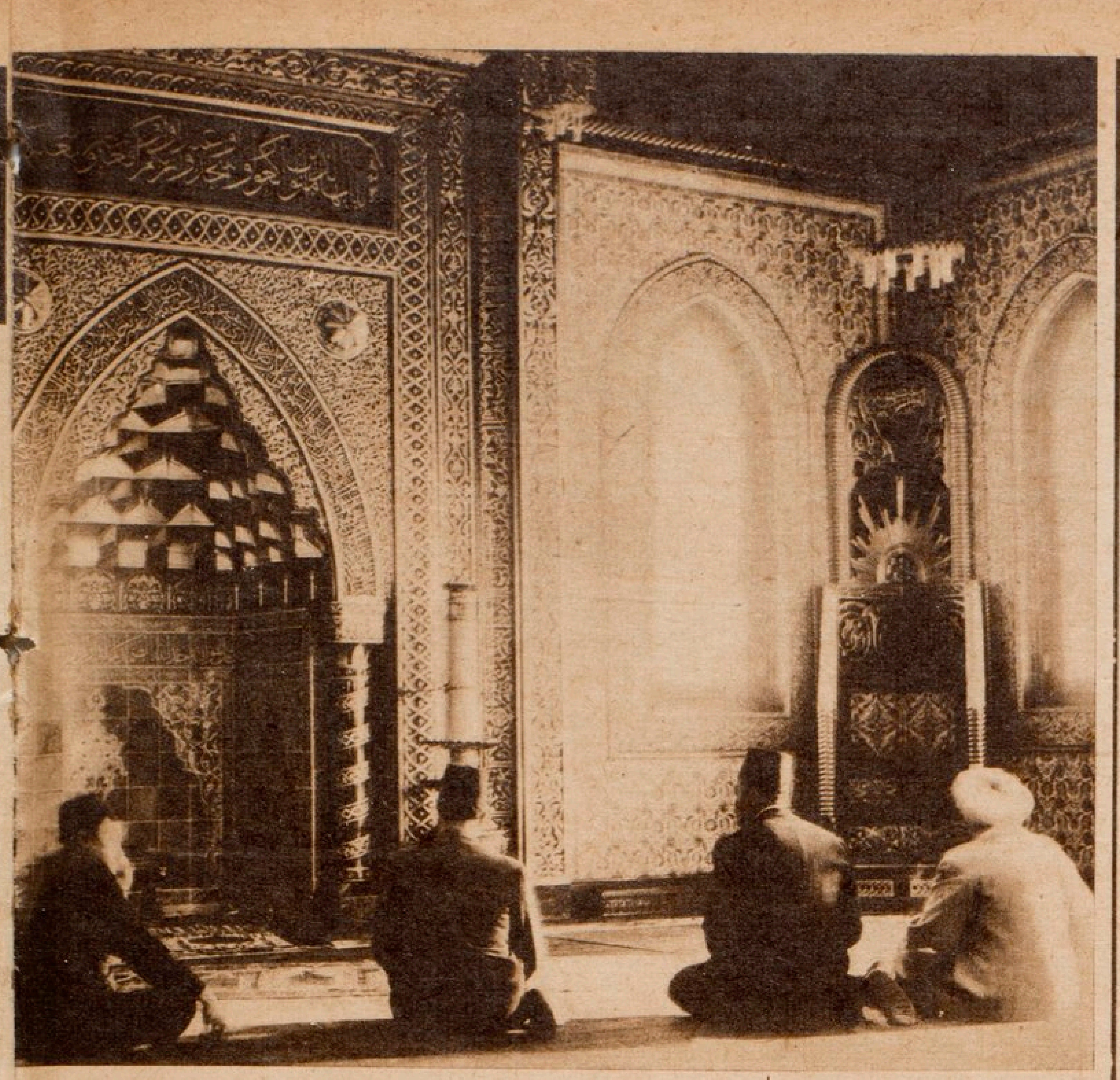
Sur l'ordre de S.M. le Roi George VI, dimanche dernier fut un jour national de prières. Dans toutes les églises anglaises d'Egypte des services d'actions de grâces furent célébrés. A la cathédrale All Saints, de nombreuses personnalités assistèrent aux prières. Parmi celles-ci on notait Sir Miles et Lady Lampson, le général Sir Archibald et Lady Wavell et le général Catroux. A Alexandrie, à Port-Saïd, à Suez, à Khartoum, dans les églises de tous les rites et dans les temples, des prières similaires furent dites pour remercier Dieu de ses bienfaits et pour lui demander, d'après le désir du roi George, de forger l'âme britannique pour lui permettre de supporter les nouvelles épreuves auxquelles elle aura éventuellement à faire face jusqu'à la victoire finale.





Un match anglo-égyptien

Une importante partie de football fut jouée la semaine dernière entre une équipe de soldats britanniques et un « onze » choisi parmi les meilleurs joueurs de l'armée égyptienne. La partie fut chaudement disputée et se termina par un match nul (deux buts à deux). Des milliers de soldats égyptiens et britanniques assistèrent au match dont toutes les phases furent fort intéressantes. Parmi les personnalités présentes, on remarquait Hassanein pacha, Hassan Sadek pacha, ministre de la Défense Nationale, le férik Omar Fathi pacha et Ibrahim Attallah pacha, le général Stone, etc. Les recettes du match iront au fonds d'amusement des troupes. Ci-contre, le public : des milliers de soldats enthousiastes. Ci-dessus, une phase mouvementée de la partie : le ballon a été dirigé vers le but, mais d'un coup bien placé le gardien le renvoie.



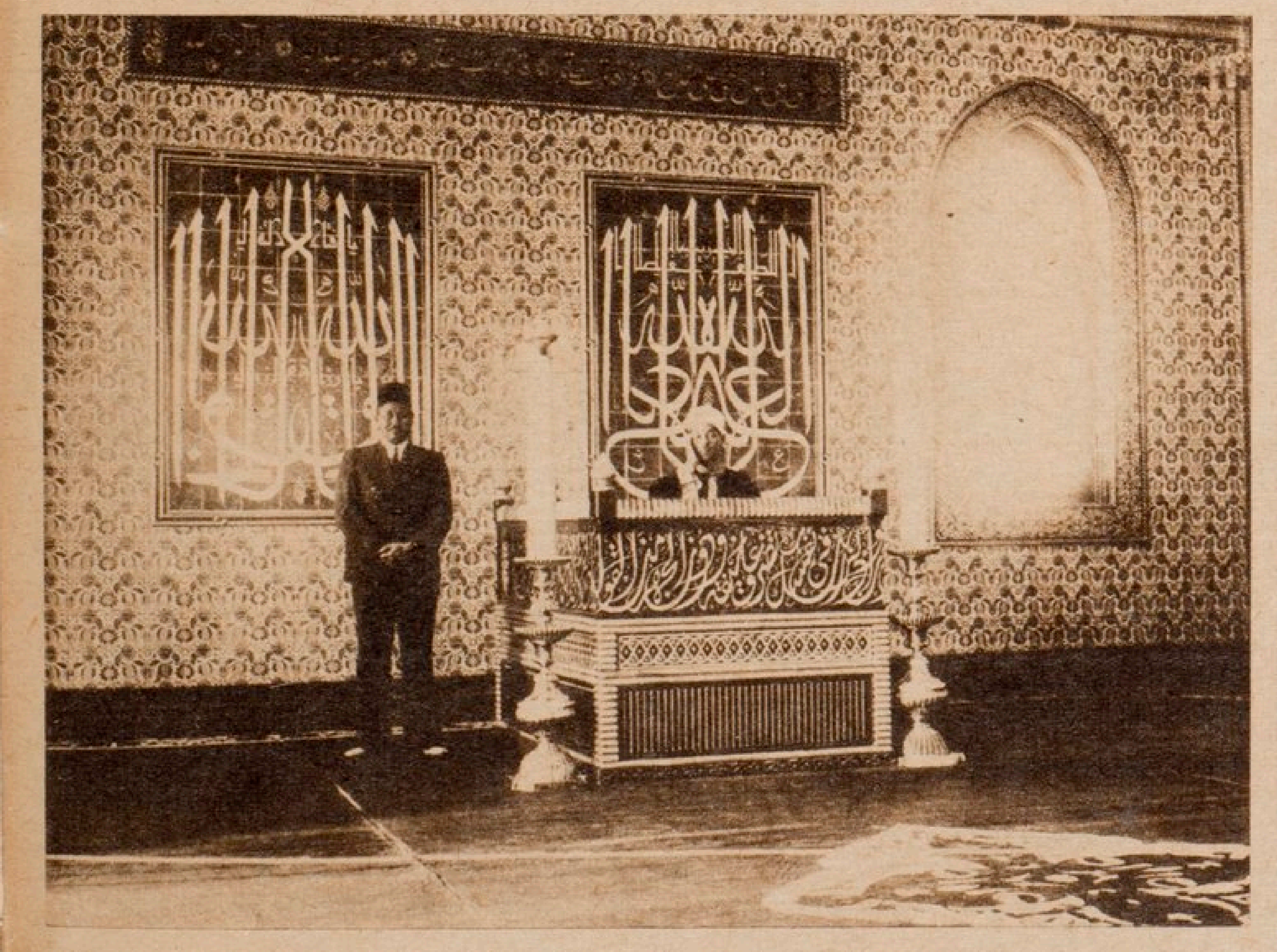
Sous la coupole de la mosquée, devant le « minbar », les fidèles font leurs prières. On remarquera la richesse des dessins gravés dans la pierre ainsi que les versets coraniques incrustés dans le mur. Merveilles de l'art musulman, ces murs en céramiques sont de plusieurs couleurs.

A la "Mosquée Bénie" du prince Mohamed Aly

S.A.R. le Prince Mohamed Aly a fait construire dans les jardins de son palais de Manial el Rodah une petite mais splendide mosquée, à laquelle il a donné le nom de « Mosquée Bénie » (al Masgued al Mobarak). Tous les vendredis, un certain nombre de personnalités sont admises à faire leurs dévotions en compagnie du prince héritier à la « Mosquée Bénie ». Cet édifice est une merveille de l'art arabe et musulman. Des artistes réputés en ont fait un monument digne d'être comparé aux plus belles mosquées du monde islamique. Sur les murs sont en caractères entrelacés des versets du Coran et des enseignements du Prophète. A l'entrée de la mosquée, deux plaques ont été placées. Sur l'une ont été gravés les noms des artistes ayant pris part à la construction de l'édifice, sur l'autre le nom du fondateur de la mosquée : « Son Altesse Royale le Prince Mohamed Aly, fils de feu le Khédive Tewfick pacha. ».



Le prince Mohamed Aly quitte le palais de Manial pour se rendre à la mosquée. Il est accompagné de plusieurs invités. On reconnaît à ses côtés Aly Fahmy pacha, ancien ministre de la Défense Nationale, Moukhtar Hegazi pacha, ancien gouverneur du Caire, et Abdel Rahman bey Fahmy.



L'Imam de la mosquée récite des prières. Le sermon qu'écouta avec attention le prince héritier avait pour sujet : « Le caractère ». L'Imam est un vénérable cheikh connu pour sa piété, son érudition et sa science.

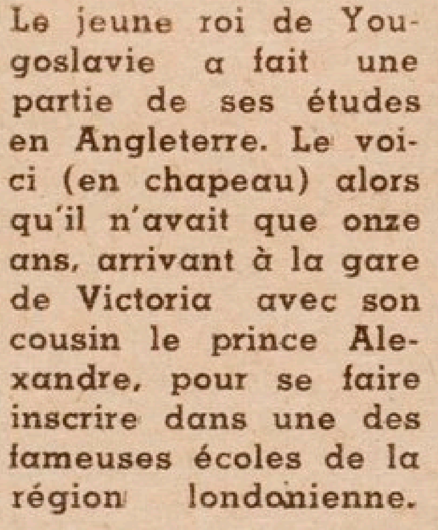
Une des plus récentes photos du roi Pierre II de Yougoslavie. Agé de 18 ans, le monarque est studieux et taciturne. Il suit les événements de la politique mondiale et prend ses décisions dans le calme de son cabinet. Il consulte de temps en temps quelques personnalités en qui il a placé sa confiance.





PIERRE II, fils d'Alexandre 1er

Petit-fils et fils de soldats, Pierre II dès son plus tendre âge s'est exercé au métier des armes. Son père savait que, pour être respecté, un pays devait savoir se défendre et il voulait qu'à la tête de la Yougoslavie se trouvât au moment du danger un soldat.



Le jeune roi de Yougoslavie a fait une partie de ses études en Angleterre. Le voici (en chapeau) alors qu'il n'avait que onze ans, arrivant à la gare de Victoria avec son cousin le prince Alexandre, pour se faire inscrire dans une des fameuses écoles de la région londonienne.



En anglais on dit « a chip of the old block » (un morceau du vieux bloc). Cette phrase s'applique comme un gant à S.M. Pierre II de Yougoslavie, fils du grand Alexandre. A 18 ans, il a fait preuve d'une énergie, d'un courage, d'une maturité d'esprit qu'on ne rencontre pas souvent dans des hommes deux fois plus âgés. Là où le prince régent Paul a cédé par crainte, son petit cousin Pierre II, se rangeant du côté de l'immense majorité de la nation, du clergé, de l'armée et de la marine, a opté pour le chemin de l'indépendance et de l'honneur.

Comme nous l'avons dit, ce jeune monarque avait de qui tenir. Son père était le Courage personnifié. En 1914, la petite Serbie dont il était le Régent préféra se battre avec l'Autriche-Hongrie plutôt que de transiger lorsque l'honneur et la liberté du pays étaient en jeu. Dans l'adversité comme dans le triomphe, c'était un grand monarque. Et lorsque, il y a cinq ans, il tomba sous les balles d'un assassin à Marseille, il laissait à son jeune fils un exemple glorieux et un testament politique non écrit qui furent d'un grand secours lorsque, ces jours-ci, le jeune souverain dut prendre une décision lourde de responsabilités.



L'armée a toujours intéressé le jeune monarque. On le voit arriver incognito dans les casernes, s'enquérir du moral des soldats, de leurs besoins. Il aime aussi à se rendre dans les clubs militaires ou à passer en revue les officiers. Souvent il fait ses visites seul, mais il lui arrive d'être accompagné par le prince régent Paul.

REVES ET REALITES JAPONAIS

L'INDUSTRIE ET L'ARMEE SE DISPUTENT LA PREMIERE PLACE AU JAPON

Le peuple japonais est une tribu du Sud, venue de la Malaisie ou de Polynésie, qui émigra vers le Nord et s'installa au Japon actuel, parce que c'était la limite climatique qu'elle ne pouvait plus franchir. Les quatre grandes îles qui forment le Japon sont inégalement habitées. Pour donner une idée de la surpopulation du Japon, relevons qu'à certains endroits l'île Hondo, où se trouvent les villes les plus importantes (Tokio, Yokohama, Osaka), compte jusqu'à 1.000 habitants au kilomètre carré.

Ayant leurs racines dans le Sud, il est logique qu'à l'étroit chez eux, les Japonais aient regardé vers le Sud. En 1871, à l'occasion d'un traité conclu entre Tokio et la Chine, traité qui prétendait assurer entre les deux pays la paix perpétuelle, les Japonais annexèrent Formose.

Nous ne ferons pas l'exposé de l'expansion japonaise vers le Sud. Disons seulement que l'antagonisme américano-nippon date du jour où les Américains occupèrent les Philippines (1898).

Le 30 avril 1934 (déjà !), « la guerre contre les Etats-Unis, disait le général Araki, est devenue un devoir national ».

Yosuke Matsuoka

Yosuke Matsuoka, ministre des Affaires Etrangères du Japon, a gagné la place qui lui revient dans la vie politique japonaise, par son énergie farouche et ses capacités. Il reçut son instruction, comme de nombreux Japonais, aux Etats-Unis. Pendant quelque temps, il fut membre du corps consulaire, puis il devint vice-président de la société contrôlant la voie ferrée de la Mandchourie du Sud. A Genève, après l'annexion de la Mandchourie, il déclara sournoisement — un genre qui devait être adopté par la suite par Hitler — : « Depuis 26 siècles, nous n'avons rien pris à personne. Nous ne voulons pas la Mandchourie, nous ne l'annexerons pas. » Mais l'annexion était déjà chose faite. Après le retrait du Japon de la S.D.N., il se tourna vers la politique parlementaire, mais la trouva peu à son goût. Comme président du chemin de fer de la Mandchourie du Sud, il ajouta à ce système ferroviaire de nombreuses lignes ayant appartenu soit à la Russie, soit à la Chine. Si un jour le Japon devait se trouver en conflit avec les grandes puissances démocratiques, Matsuoka en serait le principal responsable.



N'ayant pu s'étendre vers le Sud au delà de Formose, les Japonais cherchèrent à gagner du terrain vers le Nord, ou, pour mieux dire, sur le continent. Ils obtinrent la Corée, s'emparèrent « pacifiquement » de la Mandchourie et cherchèrent à créer un mouvement pan-asiatique, c'est-à-dire à se rapprocher de la Chine. Ce rapprochement n'a pas été possible. Peu à peu le Japon a pu détacher de la Chine des morceaux importants de son domaine (en dernier lieu les cinq provinces du Nord), mais il y a englouti, en contre-partie, des sommes effarantes. Une à une, les frontières s'étant fermées devant le Japon — non seulement devant l'immigration nippone, mais encore devant sa production — le problème reste entier. D'autant plus que la population des quatre îles principales croît à un rythme vertigineux.

Bien que le 49 % des capitaux des grandes familles nippones fut engagé dans l'agriculture, celle-ci ne pouvait pas être la base de l'économie nippone, faute d'espace. L'industrie était plus apte à donner du travail à ce peuple particulièrement prolifique.

La médiocrité de ses besoins, ou, pour mieux dire, le peu dont l'ouvrier japonais se contente, avantageait l'industrie japonaise qui pouvait, dès lors, pratiquer des prix extrêmement bas. Au commencement du siècle actuel, c'est l'Etat qui encourageait l'industrie. Aujourd'hui, l'industrie guide l'Etat. En vérité, ils ne font qu'un.

Il y a, au Japon, de grandes familles d'industriels : les Okura, chargés des fournitures de l'armée, les Okazaki de Kobé, les Sumimoto d'Osaka ; mais ils ne comptent guère devant les Mitsui et les Mitsubishi.

En 1933, 85 % de toute la laine importée passait par les mains des Mitsui, 40 % des céréales, 47 % des charbons, 40 % des machines exportées. Ils ont une flotte marchande, des banques, des usines ; ils exercent leur influence en Corée comme en Mandchourie, en Chine, en Allemagne, en Afrique, aux Indes.

Les Mitsui, et après eux les Mitsubishi, ont accumulé des bénéfices tellement fantastiques (pendant la guerre russo-japonaise et pendant la Grande Guerre) qu'ils ont non seulement broyé la petite et la moyenne industrie, mais aussi accaparé pour eux seuls les grands partis politiques.

Les deux partis principaux sont le Seiyukaï et le Minceito.

Le Seiyukaï, conservateur, est entre les mains du trust Mitsui. Le Minceito, libéral, est inféodé au trust Mitsubishi. Mais il y a d'autres partis : le « Zenkoku Rono Taïshuto », qui est le seul parti prolétarien, sans grande influence, la masse japonaise demeurant indifférente aux problèmes politiques.

Enfin, le « Koku-on-cha », fondé en 1932 par un groupe d'officiers et de magistrats. « Koku-on-cha » veut dire « Association impérialiste japonaise ».

Son président est le baron Hiranuma. Le membre le plus influent est le général Araki. Les Mitsui et les Mitsubishi accordent des subsides à ce parti, mais il est soutenu plus ouvertement encore par les Okura, grands fabricants de munitions. C'est le parti de l'armée.



SUR LA ROUTE DE L'EXPANSION JAPONAISE
L'Oncle Sam ne s'effraie pas facilement.
(Glasgow Record)

Les Mitsui et les Mitsubishi ne sont pas, à proprement parler, des concurrents : dans toutes les grandes affaires, ils collaborent. Mitsui et Mitsubishi ne sont pas des saints. Ils savent combiner leur intérêt personnel avec celui du Japon. Les Mitsui ont donné des territoires au Japon d'une façon plus sûre que l'armée. Ils ont colonisé Formose, transformé Sakhaline en possession japonaise, domestiqué le Mandchoukouo. Mitsui et Mitsubishi sont haïs par les autres grandes familles japonaises à qui ils ont imposé leur politique.

Enfin, ils sont suffisamment riches et suffisamment de liens les rattachent à la finance internationale pour que, quoi qu'il arrive, ils gagnent en cas de conflits armés.

Leur omnipotence est totale et pourtant, au-dessus d'eux, il y a l'armée, cette armée qu'ils ont dû appuyer pour la sauvegarde de leurs intérêts au sein du « Koku-on-cha ».

L'armée forme un tout à part. Elle n'est pas l'instrument des gouvernements qui se succèdent. Elle n'est pas responsable de ses actes devant les ministres : elle n'a qu'un seul chef, le Mikado, qui décide la paix ou la guerre, sans avoir besoin de l'approbation du Parlement, ni du Cabinet.

L'armée nippone déteste l'argent et les politiciens. Les officiers sont souvent d'origine rurale ; ils appartiennent à cette classe que l'industrialisation du Japon a ruinée. Pour eux, la guerre doit demeurer quelque chose d'héroïque et de pur ; elle doit être le fruit d'un désintéressement absolu.

Ils sont pour la défense des vieilles traditions. Il reste en eux quelque chose du samouraï. D'où les « hara-kiris » inexplicables. Par exemple, le suicide de quinze officiers supérieurs, « de honte, parce que les crédits demandés par l'armée n'avaient pas été accordés à l'unanimité ».

L'armée reconnaît parfois ce que les trusts ont fait gagner au pays, mais elle veut faire du Japon la première nation du monde « par le fer ». Les Mitsui et les Mitsubishi sont les partisans d'une pénétration économique. Ils opposent cette politique à celle des Araki, des officiers, de la marine : politique qui mène à la guerre.

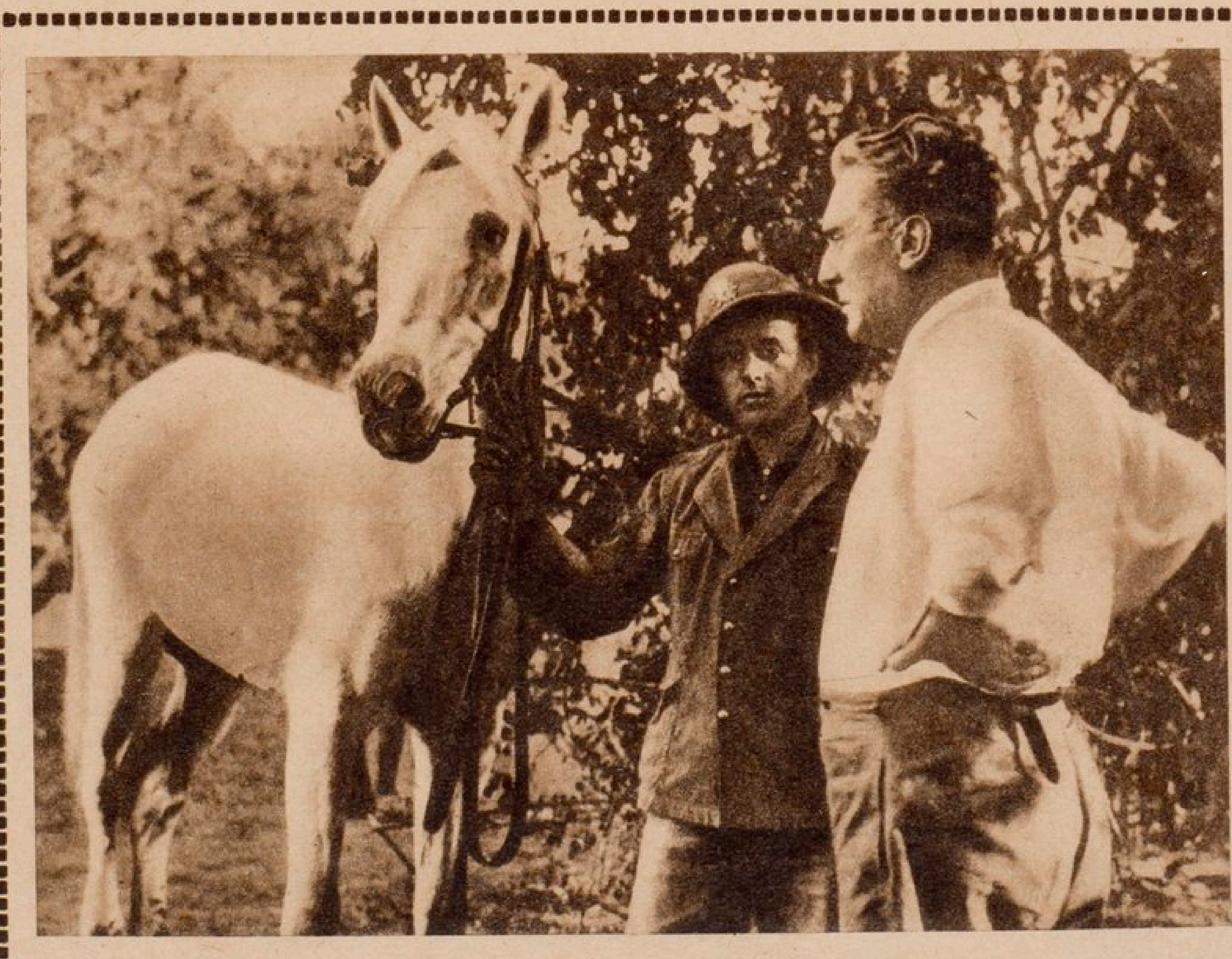
C'est ouvertement que, depuis une vingtaine d'années, l'armée japonaise prépare la guerre contre les Etats-Unis. En 1933, 44 % du budget nippon était consacré à l'armée (aujourd'hui c'est 56 %). Les idées de l'armée ont été exprimées, en 1919, par Ikki Kita, dans un livre intitulé « Plan de réorganisation nationale du Japon », devenu la Bible de l'officier japonais. On y reprend la vieille idée d'expansion vers le Sud : les Philippines, l'Australie ; mais encore celle de prendre la Sibérie extrême-orientale à la Russie.

Dans ce livre, on trouve aussi l'idée d'une guerre qui « libérerait la Chine et l'Inde du joug étranger ».

~~A cela, les Mitsui~~ et consorts opposent un plan d'expansion sans guerre ouverte, sans dépenses ruineuses pour des armements.

Qui gagnera ? Les gens qui connaissent bien le Japon vous diront que l'industrialisation ne permet pas d'absorber toute la main-d'œuvre japonaise, que les trusts pourront parvenir à leur but (qui est l'hégémonie nippone sur le monde), mais pas assez rapidement. Pour ceux-là, l'expansion guerrière est inévitable.

D'autres vous diront que l'armée n'a que de vieux chefs, que les données économiques lui sont défavorables, qu'elle hésitera. Elle hésite d'ailleurs déjà et c'est là la raison des nouvelles contradictoires qui nous parviennent.





Graziani "démissionné"

Graziani a été vaincu. Mussolini, qui l'avait pourtant incité à avancer jusqu'à Sidi-Barrani contre son gré, le limoge aujourd'hui. Victime expiatoire pour la défaite d'un plan dont il n'était pas l'auteur, le maréchal s'en va. Mais il faut voir dans ce départ comme dans celui de Badoglio un signe de plus de la mainmise allemande sur l'armée italienne. Badoglio, Graziani étaient de trop grands noms. Ils ne pouvaient, ils ne voulaient pas s'incliner devant les chefs militaires nazis. Voilà la raison de leur démission. Les deux photos du maréchal que nous publions en disent long sur son état d'âme. Graziani est plein de vie, fier, heureux devant son cheval blanc après la conquête de l'Abyssinie (à gauche). Et c'est un homme prématurément vieilli, terrassé par la maladie et le découragement que saisit l'objectif après les défaites de Libye (à droite). Graziani, dit-on, va écrire ses mémoires.

LA DERNIERE FARCE

Dutch Wall ressemblait étrangement à un œuf d'oie. Pourquoi un œuf d'oie ? Personne n'en savait exactement la raison. Mais tout le monde s'entendait pour affirmer qu'il ressemblait à un œuf d'oie. C'était peut-être à cause de sa tête oblongue, d'où sortaient deux yeux toujours étonnés, de ses traits effacés et de son teint blafard.

Dutch Wall était ce qu'on a coutume d'appeler vulgairement « un bon type ». On ne lui connaissait ni famille ni parenté, même éloignée. D'instruction précaire, de compréhension lente, son bon naturel l'aidait à subir les vicissitudes de la vie, toutes les misères du destin, sans récrimination. Appartenait-il vraiment, comme d'aucuns le supposaient, à ce milieu new-yorkais dont l'ambiance nocturne, tant de fois décrite dans les magazines américains, inspirait un plaisir mêlé d'une sorte d'effroi aux amateurs de romans policiers ? Il est permis d'en douter. Car le visage de Dutch Wall, qui reflétait fidèlement son âme, était d'une douceur sereine. Dutch Wall avait cependant un défaut. Un défaut grave : attendre lui était insupportable. Il avait l'habitude d'entamer directement son sujet, d'aller droit au but, sans tergiversation ni détour. Il devait apparemment cette habitude à la droiture de son caractère. Il est vrai qu'elle causa sa perte.

* * *

Pour expliquer son crime (oh ! un tout petit crime, un crime de second ordre), disons que Dutch Wall avait tout simplement faim et possédait un revolver.

Pénétrant un jour dans un de ces magasins new-yorkais spécialisés dans la vente des « delicatessen », où l'affluence était ordinairement très grande, il sentit que son estomac en détresse ne lui permettrait jamais d'attendre que son tour vînt pour être servi. Il s'avança résolument vers le comptoir en brandissant son arme et intima au garçon épouvanté l'ordre de lui servir immédiatement un pain et deux saucisses. Geste fatal, car le malheur voulut que son voisin de droite fût un détective attaché à l'établissement. La main du policier se leva à l'instant et retomba avec une extrême vigueur sur la nuque polie de Dutch Wall, qui s'écroula comme une masse.

Quand il reprit ses sens, Dutch Wall n'avait plus faim.

Il récolta cinq ans de prison.

* * *

— C'est ici que vous vivrez désormais, lui dit son geôlier en ouvrant une petite porte.

Dutch entra et la porte se referma avec un bruit mat. Dans la pénombre de la cellule, six paires d'yeux le regardaient. Il essaya de fredonner un air pour se donner une contenance.

— La ferme !

Son regard commençait à s'habituer à l'obscurité. Il distingua une main qui s'approchait rapidement de son oreille. Une main énorme et velue. Dutch en conclut que cette main devait appartenir, selon toute probabilité, à un corps humain. Il resta coi.

La vie dans cette prison avait été jusque-là d'une monotonie et d'une tristesse mortelles. L'arrivée de Dutch Wall opéra un changement radical dans ces habitudes. La rangée des cellules sembla devenir un dortoir de jeunes pensionnaires, car la mésaventure du nouveau détenu, jointe à sa personnalité ahurie et placide, servit à animer les cœurs les plus moroses. La vie s'écoula à partir de ce jour rapide et joyeuse.

On joua à Dutch les tours les plus pendables. Ses compagnons rivalisaient d'adresse pour lui tendre piège sur piège dans lesquels il se laissait toujours stupidement prendre. Véritable souffre-douleur de la compagnie, il subissait cependant ses vexations avec une patience angélique. On glissa, une fois, deux souris blanches dans ses chaussettes ; on lui subtilisa ses habits une autre fois, et il dut passer la nuit dans le costume d'Adam. Mais il ne se départissait jamais de sa bonne humeur. Le tour qu'on lui faisait cependant volontiers était de l'attendre dans un coin obscur du corridor, ou dans la cour, durant la promenade, et de surgir devant lui le doigt tendu.

— Un pain et deux saucisses... et vite, ou bien je tire !

Ces paroles suffisaient à égayer le groupe des bagnards durant toute une matinée. Le temps passa et la date escomptée, la date tant attendue de la libération, devint proche.

* * *

La veille de ce jour mémorable, les compagnons de Dutch décidèrent de lui jouer, en guise d'adieu, un bon tour. Quand l'heure de la promenade sonna, ils descendirent dans la cour et se réunirent pour mijoter leur dernière farce.

— Hé là ! Dutch, fit l'un d'eux, en s'avançant vers lui et tâchant de prendre une mine apitoyée, je ne voudrais pas être à ta place, demain, pour rien au monde.

— Hein ? Pourquoi donc ? s'étonna Dutch. Ne sais-tu donc pas que...

— En effet, je sais que tu partiras demain, encadré par deux gendarmes.

— Deux gendarmes ? Mais je n'ai absolument rien fait qui pût motiver... bégaya Dutch.

Il regarda autour de lui. Dans les yeux des autres détenus, il crut lire un reproche voilé.

— Nous avons entendu bien des choses sur ton compte, reprit le premier... Enfin, que Dieu te vienne en aide.

Et il lui serra chaleureusement la main.

Personne ne lui parla de la journée. Ils affectèrent tous de prendre un air grave en sa présence, mais ils faisaient des efforts surhumains pour contenir leurs rires.

Dutch passa tout l'après-midi et une partie de la nuit à se ronger les ongles.

* * *

Aux premières lueurs de l'aube, le lendemain, on découvrit, dans la geôle, le corps de Dutch Wall se balançant mollement dans le vide. Il s'était pendu à l'aide de son drap de lit aux barreaux de la fenêtre et avait laissé une note où l'on déchiffra ces mots : « C'est vrai, j'ai tué un homme à Chicago, il y a vingt-deux ans. Je savais bien que je finirais par être coffré. Que Dieu me pardonne. »

(Adapté de l'anglais)

CE QUI S'EST

Par GORDON WATERFIELD

Correspondant de guerre de Reuter sur le front français





L'auteur, dans les neuf chapitres que nous avons publiés, a brossé un tableau général de la situation politique en France au moment de la déclaration de la guerre. Il a mis en relief l'erreur commise par le commandement français en basant toute la défense du territoire sur la ligne Maginot. Il a relevé la faute de jugement de ceux qui considéraient la Meuse comme un obstacle infranchissable pour l'Allemagne. Il a décrit la façon dont les Allemands s'y prirent pour semer la désorganisation en Hollande et en France. Il a montré la panique qui, devant l'avance allemande, s'est emparée de la population française laquelle, abandonnant immédiatement les villes et les villages, eut par ailleurs une tendance irréfléchie à voir partout des agents de l'ennemi. Il a expliqué la façon minutieuse dont l'avance allemande avait été organisée et a parlé des instructions dont certains motocyclistes ennemis étaient porteurs. Il a envisagé le rôle que la population civile aurait pu jouer en ce qui concerne l'arrêt des colonnes allemandes et a posé comme principe que la France aurait pu être sauvée. Il a parlé de certains chefs militaires français qui, comme le général Delattre, auraient pu sauver leur pays s'ils avaient été en plus grand nombre. Il a décrit la façon dont la défection de l'armée belge fut accueillie en France. Il a fait l'éloge des aviateurs français qui, bien que ne disposant que d'un matériel inférieur, étaient très redoutés des pilotes allemands. Il a raconté le premier bombardement de Paris par les Allemands. Il a décrit l'offensive du 4 juin et l'entrée en guerre de l'Italie. Il a montré comment Paris aurait pu être défendu. Dans le chapitre que nous avons publié la semaine dernière, Gordon Waterfield s'est étendu longuement sur les erreurs de la censure française qui, en n'autorisant que la publication des nouvelles optimistes, a contribué pour une grande part à démoraliser la population.

X

Nous essayâmes de quitter Paris par la Porte d'Orléans, mais nous fûmes arrêtés par la police,étant donné qu'une nouvelle classe de recrues venait d'être mobilisée et avait été groupée là. Il me parut bizarre que ces jeunes gens fussent ainsi appelés à la onzième heure dans le but officiel d'aller combattre sur la Loire. Les autorités avaient, en ce faisant, cherché sans doute à avoir ces jeunes gens sous leur contrôle, afin de les empêcher d'organiser, avec les étudiants, par exemple, la défense de Paris...

Il nous fallut trois heures pour franchir les cinq premiers milles hors de Paris. Il nous arrivait, parfois, de n'avancer qu'à raison de quelques centaines de mètres par heure. Nous faisions partie d'une véritable colonne de véhicules lesquels couvraient toute l'étendue de la route. A six heures du matin, il y avait plus de mille automobiles devant nous. Dernière nous se trouvaient deux autres milliers de voitures. Et le nombre de ces dernières augmentait d'heure en heure... Pendant des jours et des jours, les routes partant de la capitale avaient connu un exode identique. Il y eut, d'abord, les gens aisés. C'était, à présent, le tour des petits commerçants et des classes pauvres. Six voitures sur dix n'avaient pas de démarreur, ce qui causait beaucoup d'ennuis à leurs occupants. Toutes les dix minutes environ, nous devions faire halte par suite de l'embouteillage. Les moteurs étaient arrêtés afin d'user le moins possible de benzine. A chaque nouveau départ, des centaines d'hommes et de femmes sautaient des autos et, armés d'une manivelle, s'efforçaient fiévreusement de mettre leur voiture en marche. Il leur arrivait de ne pas y réussir et c'était alors, de la part de ceux qui suivaient, un déchaînement de cris et d'injures et les occupants des voitures récalcitrantes étaient obligés de les pousser sur la route jusqu'au nouvel arrêt.

Cette tragi-comédie se répéta des centaines de fois. A un moment donné, Gordon Waterfield et ses collègues quittèrent la route principale et, par d'autres voies, se dirigèrent vers Orléans qu'ils atteignirent après douze heures. La colonne de véhicules qu'ils avaient laissée à Rambouillet fut, d'ailleurs, bombardée l'après-midi même par des avions allemands et à peu près entièrement détruite.

Paul Reynaud, au cours des années qui ont précédé la guerre, a joué en France un rôle que l'on peut comparer à celui de Winston Churchill en Angleterre. Il a fait, à diverses reprises, des prophéties d'une clairvoyance qui étonne. C'est, dans l'ensemble, un homme capable, courageux et possédant cet esprit combattif qui manquait malheureusement à un grand nombre de politiciens français. Mais il n'avait pas l'énergie inébranlable d'un Clémenceau, il n'était pas, comme lui, tout d'une pièce et il avait une tendance à faire des compromis. Quand, lors de l'affaire de la Tchécoslovaquie, il apparut d'une façon certaine que la France n'allait pas honorer ses engagements vis-à-vis de son alliée, Reynaud, Campinchi et Mandel, qui faisaient alors partie du cabinet, furent sur le point de présenter leur démission. Mais ils n'allèrent pas jusqu'au bout de leur décision et se laissèrent convaincre par cet argument qu'il ne fallait pas donner, à ce moment critique que traversait la France, le spectacle de la division. Petit de taille, pourvu d'un physique qui est loin d'être impressionnant, mauvais orateur, bien que ses discours, à la lecture, apparaissent excellents, Paul Reynaud n'est pas de ces leaders qui parlent à l'imagination des foules. Beaucoup de Français lui tinrent longtemps rigueur d'avoir augmenté les taxes alors qu'il était ministre des Finances. Parce qu'il ne jouissait que d'une popularité limitée, Reynaud, quand il succéda à Daladier comme président du Conseil, jugea nécessaire de faire entrer dans son cabinet des hommes jouissant de la sympathie de la masse. Certains de ces hommes n'avaient, jusque-là, cessé de le combattre. Ils appartenaient à la droite, laquelle était en relations avec ce que l'on a, par la suite, appelé le « parti de la paix ». Reynaud, en ce faisant, croyait qu'il pourrait absorber ces hommes. Il se trompait et ce furent eux qui, en définitive, eurent raison de lui. La plus grande erreur qu'ait commise Reynaud est d'avoir nommé le maréchal Pétain vice-président du Conseil quand il remania son ministère le 7 juin. Pétain, le vainqueur de Verdun qui, dans l'autre guerre, avait dit : « Ils ne passeront pas » et avait tenu, était, du point de vue populaire, une excellente acquisition. Mais ceux qui le connaissaient intimement eurent de vives inquiétudes dès qu'ils apprirent sa nomination.

Gordon Waterfield montre ici comment, à plusieurs reprises, avant la guerre, les Allemands s'étaient efforcés de gagner la sympathie du vieux maréchal. Aux funérailles de Pilsudski et à celles du roi Alexandre de Yougoslavie, les officiers allemands composant la délégation du Reich entourèrent sur l'ordre d'Hitler le maréchal de prévenances. Au cours de son séjour en Espagne comme ambassadeur de France, le maréchal Pétain fut également travaillé par la diplomatie allemande qui mit tout en œuvre pour s'attirer ses faveurs. Soldat avant tout, le maréchal Pétain professait une haute estime pour ses adversaires de jadis, les chefs de l'armée allemande. Il était, par ailleurs, trop honnête pour ne pas croire à la parole d'Hitler et, eût-il lu « Mein Kampf », il n'y aurait attaché aucune importance. Le général Weygand, de son côté, avait la même façon de voir. Catholique convaincu, le général Weygand pensait, d'autre part, que la France avait besoin de connaître une grande épreuve qui l'absoudrait de ses erreurs. C'était un homme de droite qui considérait le fascisme avec bienveillance et qui, à deux reprises, prit la parole à des réunions des Croix de Feu du colonel de la Roque. Au fond de lui-même, le général Weygand jugeait qu'il était préférable que la France fût contrôlée par les extrémistes de la droite en collaboration avec l'état-major allemand plutôt que par la populace ou les hommes de gauche.

On comprend le danger que pouvait représenter pour la France le fait que de telles opinions fussent professées par ceux-là mêmes qui auraient dû, coûte que coûte, pousser à la résistance : le généralissime des armées alliées et le vice-président du Conseil. Ce danger était accru du fait que le maréchal Pétain et le général Weygand avaient derrière eux un groupe d'hommes qui travaillaient pour la paix à tout prix depuis Munich. En septembre, le peuple français était trop indigné par les agressions nazies pour que la voix du parti de la paix pût être écoutée. Mais, après huit mois de guerre, d'une « drôle de guerre », ce dernier commença de nouveau à faire parler de lui. Il se montra particulièrement actif autour de l'Elysée et ne tarda pas à gagner à ses vues le président Lebrun. Les membres du parti de la paix étaient d'avis que c'était une erreur grave que de combattre l'Allemagne parce que cette dernière était assurée de vaincre, en définitive. Ils s'étaient de tout temps prononcés également contre une guerre avec l'Italie et ils croyaient à la possibilité de constituer un bloc latin qui, placé sous le signe du fascisme, aurait réussi à tenir Hitler en échec.

La plupart des hommes qui constituaient le parti de la paix avaient été conduits à y entrer pour des raisons de politique intérieure. Les politiciens de gauche avaient voulu aider les républicains espagnols durant la guerre civile. Ils s'étaient toujours élevés, de même, contre une expansion allemande dans le sud-est de l'Europe. Enfin, lors de l'affaire de la Tchécoslovaquie, ils avaient demandé avec énergie que la France tînt sa parole. Il n'en avait pas fallu plus pour que les politiciens de droite, par esprit d'opposition, se missent à graviter autour du parti de la paix dont la base était l'isolationisme et qui, comme tel, représentait justement le contre-pied des aspirations de la gauche. Lorsque l'avance allemande en France prit des proportions inquiétantes, les vieilles animosités politiques, un moment mises de côté, remontèrent à la surface. A dire vrai, il n'y avait pas, dans le parti de la paix, que des hommes de droite. Parmi les socialistes, un groupe de politiciens dirigé par Paul Faure était partisan de la paix à tout prix. Un Louis Marin, par contre, l'un des droitistes les plus notoires, était pour la lutte jusqu'au bout. Les divisions, dans le peuple, étaient aussi vives. L'affaire de Munich avait coupé la nation en deux. D'une part, ceux qui approuvaient l'accord qui venait d'être conclu et qui, comme tels, portèrent Daladier en triomphe à son retour d'Allemagne ; d'autre part, ceux qui étaient persuadés que la France venait d'être trompée et qu'elle avait manqué une excellente occasion d'abattre l'Allemagne. Au cours des mois qui suivirent l'entrevue historique, il s'avéra impossible de concilier les deux points de vue et de rapprocher les Munichois et les anti-Munichois. Le fossé, au contraire, ne cessa de s'élargir entre eux et c'est ainsi que l'on put, durant les derniers jours, à Bordeaux, entendre des responsables dire : « Mieux vaut Hitler que Blum » ou « Mieux vaut l'occupation allemande qu'une révolution populaire » ou enfin, comme les Croix de Feu : « Mieux vaut Hitler que la démocratie. »

Cet état d'esprit qui, au fur et à mesure que le désastre militaire augmentait, se développait lui aussi, fut largement exploité par les agents de l'Allemagne lesquels s'efforcèrent d'accroître au maximum ces tendances favorables au Reich. Leur tâche était largement facilitée du fait qu'il y avait, au sein du gouvernement, aux côtés du maréchal Pétain, un groupe d'hommes qui, de par leurs relations ou leurs inclinations personnelles, étaient sympathiques à l'Allemagne ou à l'Italie.

EXPOSITION AU CONTINENTAL

L'ouvroir des Dames Arméniennes de notre ville nous fait savoir qu'il expose, à l'Hôtel Continental, des travaux de broderie (lingerie, service de table...) exécutés dans ses ateliers, à partir du lundi 31 mars jusqu'au vendredi 4 avril 1941.

LE FONDS DE LA « CHAUSSURE DU PAUVRE »

Désirant contribuer à une œuvre dont il reconnaît l'importance, M. Victor Bianco, propriétaire des cinémas « Fémina » et « Miami », a eu la généreuse idée de donner, tous les vendredis, dimanches et jours fériés, des représentations cinématographiques, le matin, dont les recettes iront au fonds de la « Chaussure du pauvre ».

I M A G E S

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires :
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel. Tél. : 27412.

A B O N N E M E N T S

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... **P.T. 65**
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle **P.T. 100**
Autres pays .... **P.T. 130**
Adresse : Poste Centrale — Le Caire

PASSE EN FRANCE

Ces hommes étaient Paul Baudoin, Jean Prouvost et le Croix de Feu basque Ybarnegaray. Paul Baudoin, explique Gordon Waterfield, était, en même temps que directeur de la Banque d'Indochine, président d'un trust franco-italien de sel. A ce titre, il avait fait différents séjours en Italie où il s'était rendu, par ailleurs, comme agent de Laval, pour essayer de mettre sur pied une entente avec la « sœur latine ». Jean Prouvost, directeur de « Paris-Soir », était l'émanation des grands industriels du Nord, les Thyssen et les Krupp français, lesquels étaient contraires à tout gouvernement de gauche et étaient comme tels prêts à appuyer un gouvernement fasciste, même si ce dernier devait signifier l'occupation de la France par l'Allemagne. Quant à Ybarnegaray, c'était, en quelque sorte, le Oswald Mosley français et ce fut lui qui amorça avec l'ambassadeur d'Espagne Lequerica les pourparlers qui devaient conduire à la capitulation.

Il y avait un obstacle aux plans du parti de la paix et cet obstacle était constitué par la déclaration par laquelle, au cours d'un Conseil suprême de la guerre, la France s'était engagée, à Londres, à ne pas conclure de paix séparée avec l'Allemagne. Le rembarquement du corps expéditionnaire anglais à Dunkerque fournit au parti de la paix l'occasion recherchée de déclarer que la France avait été abandonnée par son alliée au moment le plus critique de la bataille. Il était exact que l'armée française avait à affronter à elle seule toute l'armée allemande, appuyée seulement par une poignée de troupes anglaises, polonaises et tchèques. Mais le gouvernement français savait qu'un nouveau corps expéditionnaire anglais avait été organisé et était sur le point d'arriver en France lorsque Paris tomba. Il ne semble pas que l'armée ait fourni l'effort nécessaire en vue de tenir en respect l'armée allemande jusqu'à l'arrivée de ces renforts anglais. Après la trouée à travers la Somme et l'Aisne, le haut commandement français ne tenta rien de sérieux pour arrêter les Allemands sur la Seine ou sur la Loire. Il avait, de concert avec le gouvernement, déjà décidé d'abandonner la lutte, considérant qu'il était inutile de défendre Paris et d'attendre la venue des nouvelles troupes anglaises. Paul Reynaud, voyant que la situation tournait au pire, tenta un dernier effort en vue de mettre le gouvernement de son côté. Au milieu de juin, il adressa un appel désespéré aux Etats-Unis pour une aide immédiate. Mais les Etats-Unis, pris de court, ne purent faire plus qu'ils n'avaient fait jusque-là. Reynaud, avec cet appel, avait joué sa dernière carte. Quand il vit qu'il n'avait donné aucun résultat, il abandonna, lui aussi, toute espérance.

Gordon Waterfield raconte ici son départ pour Tours où les sénateurs, les députés et les membres de l'état-major furent rapidement unanimes à considérer la situation comme désespérée. Avec le désastre, la censure s'était entièrement relâchée et les journalistes anglais purent envoyer à la presse britannique des rapports nettement pessimistes lesquels, à leur arrivée, produisirent l'effet d'une bombe, les Anglais étant, jusque-là, ignorants de la véritable situation sur le front. Le 13 juin, Gordon Waterfield et ses confrères furent convoqués à une réunion de presse au cours de laquelle le commandant Vautrin les renseigna sur le développement de la situation.

Les informations que nous donna le commandant Vautrin nous firent comprendre que nous nous trouvions en face d'une grave défaite. Le commandant nous déclara qu'alors que les Allemands recevaient régulièrement des troupes fraîches, certains soldats français avaient combattu pendant dix jours en première ligne sans s'arrêter. Les Allemands avaient attaqué le front de la Seine avec 120 divisions, soit près de 2.000.000 d'hommes, alors que la France n'avait à leur opposer que 700.000 hommes, soit à peine le tiers. Suivant des officiers anglais qui avaient été sur le front de la Seine, les troupes françaises auraient pu tenir la ligne plus longtemps qu'elles ne le firent. Un grand nombre d'unités d'infanterie ou d'artillerie étaient désireuses de continuer à combattre, mais elles furent dans l'incapacité de le faire, n'ayant pas d'officiers pour les commander. Je demandais au commandant Vautrin s'il était vrai que les troupes anglaises n'avaient pas aidé l'armée française dans cette bataille. Il me répondit que c'était faux et que les Alliés combattaient côte à côte.

Ce fut à une des conférences du commandant Vautrin que nous apprîmes que Paris avait été déclaré ville ouverte. Le bruit courut à ce moment-là que l'ambassadeur des Etats-Unis avait été sollicité de servir d'intermédiaire pour obtenir de l'état-major allemand que l'entrée de ses troupes dans la capitale se fît sans effusion de sang. Le même soir, les troupes allemandes bivouaquaient au Bois de Boulogne. L'état-major allemand fit venir des troupes fraîches pour le défilé de propagande qui se déroula dans les rues de Paris, le 14 juin. Himmler arriva peu après en avion, de Berlin, avec une liste de personnalités juives et autres que réclamait la Gestapo. Les officiers allemands s'installèrent dans les maisons de certains Juifs riches et les restaurants à la mode furent ouverts de nouveau à leur intention. Leurs femmes et leurs familles les arrivèrent à leur tour d'Allemagne et les magasins parisiens furent bientôt remplis de femmes allemandes achetant toutes sortes d'articles introuvables dans leur pays.

Durant cette période, Tours était très fréquemment bombardé et le gouvernement français décida de se transférer à Bordeaux.

Gordon Waterfield raconte ici son départ, en compagnie de ses confrères, pour Bordeaux où se trouvaient environ 7.000.000 de réfugiés. La présence de ces derniers précipita les événements et décida définitivement les membres du parti de la paix faisant partie du gouvernement à demander un armistice. Reynaud, n'ayant pu convaincre ses collègues de continuer la lutte jusqu'au bout, présenta sa démission, appuyé par une fraction du gouvernement. Le maréchal Pétain devint président du Conseil et c'est alors que l'on demanda à l'Allemagne de négocier un armistice « dans l'honneur, et de soldat à soldat ». Durant la période des négociations préliminaires, on déclarait à Bordeaux que, si les conditions de l'Allemagne n'étaient pas honorables, le gouvernement se transférerait en Afrique du Nord. Mais Gordon Waterfield doute, malgré les affirmations de M. Baudoin à lord Lloyd et à lord Alexander, que le gouvernement Pétain ait jamais eu réellement cette intention. Gordon Waterfield raconte ensuite l'évacuation des sujets britanniques se trouvant en France. Les journalistes furent embarqués à bord du « Madura », le 17 juin. Dans l'après-midi du même jour, les Allemands coulèrent le « Lancastria » transportant 6.000 soldats évacués, faisant 4.000 victimes. A bord du navire qui les conduisait en Angleterre, Gordon Waterfield et ses collègues entendirent le maréchal Pétain annoncer à la radio que la France déposait les armes. Gordon Waterfield parle ensuite du discours que M. Churchill prononça au lendemain de cette date historique et qui, au lieu de critiquer la France, lui adressait un émouvant hommage. Il termine son récit en tirant la leçon des événements auxquels il a assisté et qui est que cette guerre ne peut être gagnée avec de vieilles méthodes et cite, à ce propos, le général de Gaulle dont l'avis, s'il avait été suivi, aurait permis à la France de subir sans dommage le choc des divisions blindées allemandes lesquelles sont, en grande partie, à la base de sa défaite.

FIN



POUR QUE VOTRE **MARIAGE** SOIT UN **SUCCES...**

Dès le début de votre mariage, il vous faut prendre de bonnes habitudes que vous conserverez ensuite tout le long de votre vie conjugale.

S'il y a tant de ménages qui manquent d'harmonie, de cohésion dirons-nous, c'est parce qu'aucun des conjoints ne se donne la peine de faire des concessions et ne se préoccupe à chercher à savoir en quoi sa conduite peut déplaire à l'autre.

Voici pour vous, Madame — et pour vous aussi, Monsieur — quelques petits conseils qui vous aideront, espérons-le, à poursuivre sans heurts et sans complications inutiles votre vie à deux.

Madame :

1 Ne prenez jamais un air autoritaire et un ton de commande pour lui demander quelque chose. N'oubliez pas, qu'après tout, devant Dieu et devant les hommes, il est votre maître.

2 Sous aucun prétexte ne lui interdisez les cigarettes, les cigares ou la pipe. Il ne vous pardonnerait pas de le priver de ce plaisir et ne manquerait pas une occasion d'être à son tour désagréable.

3 Soignez votre toilette en toute occasion et malgré tout. Faites-lui sentir que vous vous habillez pour lui plaire à lui et pas aux autres. Jamais de bigoudis, de crème sur le visage ou des robes tachées quand il est là.

4 S'il a de la famille, une mère, une sœur ou un frère, traitez ceux-ci comme vous aimeriez qu'il traitât vos parents. Pas de « ouf » ou de « oh là là » quand il s'agit de rendre visite à une de ses tantes ou à quelque vieille parente.

5 Soyez toujours prête à sortir, lorsqu'il en a envie. S'il prenait l'habitude d'aller sans vous dans le monde, il finirait par se passer totalement de votre compagnie et trouverait même — qui sait ? — une autre femme pour le séduire...

6 Ne flirtez pas avec ses amis sous prétexte que vous voulez lui prouver que vous êtes irrésistible. Il pourrait, au contraire, en conclure que vous êtes plutôt légère et frivole et il se croirait permis d'aller, à son tour, papillonner ailleurs, sans que vous puissiez y redire.

Monsieur :

1 Si vous vous sentez d'humeur hargneuse lorsque vous quittez votre bureau, commencez par faire un petit tour pour calmer vos nerfs. Elle n'est pas responsable de vos déboires et vous ne devez pas lui faire subir le poids de vos énervements.

2 N'oubliez pas que les cadeaux entretiennent l'amitié et, à plus forte raison, l'amour. Un bouquet de fleurs, une écharpe ou un sac, de temps en temps, et elle se dira avec attendrissement : « Comme il est gentil de toujours penser à moi ! »

3 Ne lui faites jamais sentir que la compagnie de vos amis vous intéresse plus que la sienne. Elle prendrait ceux-ci en horreur et ferait tout pour les écarter de votre vie.

4 Soyez toujours intéressant et soigné. Ne faites pas comme certains qui, parce qu'ils ont épousé la femme de leurs rêves, se croient permis de se promener en pyjama à travers la maison ou de lire leur journal pendant toute une soirée alors qu'elle se morfond et ne sait que faire.

5 Si elle dépense trop d'argent soit pour ses toilettes, soit pour l'entretien de la maison, sachez lui en faire la remarque sans aigreur et sans rancune. Faites-lui comprendre que quelques économies sont bonnes à avoir lorsque viennent les mauvais jours.

6 Et, par-dessus tout, sachez faire des concessions. Si elle a envie de sortir un jour où vous comptiez vous coucher de bonne heure, dites-vous bien « qu'elle est jeune » et « qu'il faut que jeunesse se passe ».

UN DINER IMPORTANT. Vous serez huit à table et vous n'avez que 100 piastres à dépenser...

Voici le menu que je vous propose...

CONSOMME EN TASSE.
POISSON FROID SAUCE VERTE.
POULE AU RIZ SAUCE BLANCHE.
FROMAGE CAMEMBERT.
MOUSSE AU CARAMEL.
FRUITS DE SAISON.
MOKA.

Consommé :

Faire un bouillon avec deux carottes, un oignon, un céleri et deux tomates. Un bouquet (persil, laurier), sel et poivre en grains. A l'ébullition, mettre les poulardes. Laisser bouillir jusqu'à cuisson complète. Retirer les poulardes. Dégraisser. Servir en tasse. On améliore le bouillon en y ajoutant un rotoli de viande de veau dont on peut, d'ailleurs, se servir le lendemain comme viande froide.

Poisson froid sauce verte :

Mettre le poisson à bouillir avec du laurier, de l'oignon, du sel, du poivre et une carotte. Laisser égoutter. Puis retirer la peau encore chaude et dresser sur un plat, entouré de persil ou de laitue. Faire une mayonnaise très dure à laquelle l'on ajoute du persil, de l'estragon, des épinards crus (plus les herbes sont variées, meilleure est la sauce. Les herbes doivent être hachées très fin). Sans être indispensables, les œufs durs et les ronds de tomate enjolivent le plat.

Poularde au riz sauce blanche :

Faire une sauce blanche assez longue en se servant du bouillon. Lorsque la poularde est cuite, la découper et la placer dans la sauce vingt minutes avant de servir. La dresser ensuite sur le plat. Achever la sauce en y ajoutant 100 grammes de crème, le jus d'un demi-citron. Lier avec un jaune d'œuf. Le riz se lave à l'eau froide, puis se jette dans de l'eau bouillante salée. Relaver ensuite à l'eau froide et sécher au four dans un plat assez grand pour l'étaler le plus possible. Le retourner de temps en temps.

Mousse au caramel :

Battre six blancs d'œufs en neige très ferme. Faire un caramel avec le moins d'eau possible. Le laisser devenir très brun en veillant à ce qu'il ne brûle pas. Puis le verser goutte à goutte sur les blancs d'œufs en battant énergiquement ces derniers avec une fourchette. Il faut continuer à battre jusqu'à ce que le caramel soit fondu. Sucrer à volonté, incorporer à la mousse dans un moule beurré et laisser refroidir dans un endroit frais. Servir avec une crème vanillée.

DEPENSES :

Légumes verts	2 P.T.
Viande de veau	7 P.T.
Poisson	20 P.T.
Œufs	3 P.T.
Huile	1 P.T.
2 poulardes	30 P.T.
Crème	1 P.T.
Riz	2 P.T.
Camembert	10 P.T.
Sucre	1 1/2 P.T.
Lait	1 P.T.
Vanille	1/2 P.T.
Petit paquet de café	1 P.T.
Pain	2 P.T.
Fruits de saison	5 P.T.
2 bouteilles vin blanc et rouge fabriqué dans le pays	13 P.T.
TOTAL :	100 P.T.

ETES-VOUS **EN FORME ?**

Si l'on vous posait cette question, vous répondriez sûrement d'un ton négligent : « Mais oui, je me sens bien ! Quelle drôle de question vous me posez là ! »

Mais vous pouvez ne ressentir aucun malaise et n'en être pas moins guettée par certains troubles, certains malaises qui se révéleront de manière foudroyante, si vous n'avez pas su les déceler en temps voulu.

Si vous voulez savoir si vous êtes en forme, ou ce qui vous manque pour l'être, **VOICI CE QU'IL VOUS FAUT FAIRE :**

Questionnez vos nerfs

Chatouillez avec un pinceau la plante d'un de vos pieds, du côté des orteils. Ceux-ci doivent se recroqueviller à l'intérieur. S'ils se relèvent, il y a en vous quelque chose qui ne va pas et il vous faut prendre de suite un calmant.

Prenez un verre d'eau, rempli jusqu'au bord, et tenez-le à bout de bras tendu pendant deux minutes. Si vous êtes en forme, pas une goutte ne doit tomber. Sinon...

Questionnez votre peau

« Qui voit ses veines voit ses peines », dit-on. Si vous constatez que les vôtres deviennent très apparentes, votre circulation doit être défectueuse. Et cela se soigne très facilement.

Appuyez fortement un doigt sur votre mollet. La place demeure-t-elle blanche un certain temps ? Si oui, ce test confirme le résultat du précédent. Un bon régime devient indispensable.

Questionnez vos doigts

L'arthritisme vous guette-t-il ?

Croisez les bras, écartez légèrement les pieds et accroupissez-vous. Vos genoux craquent-ils ? L'indice est grave.

Joignez vos mains en levant les coudes et renversez les doigts en arrière. Les jointures craquent-elles ? Attention. Soignez-vous pendant qu'il est temps.

Questionnez votre cœur

Montez une cinquantaine de marches à votre allure habituelle ou sautez 25 fois sur un pied et autant sur l'autre. Comptez vos pulsations. Elles ne doivent pas accuser plus de vingt battements de plus qu'en temps normal, ce qui revient à dire que vous devez avoir de 92 à 100 pulsations à la minute. Si vous en avez plus, faites attention...

Reposez-vous une minute et demie et reprenez votre pouls. Il doit être revenu à sa cadence normale et vous devez pouvoir respirer librement.

Questionnez vos yeux

Le blanc de vos yeux vous semble-t-il jaune ? Attention, vous avez le foie surmené, malade ou paresseux.

Lisez-vous aisément un journal à 1 m. 50 de distance ? Essayez avec les deux yeux, puis l'un après l'autre. Si l'épreuve n'est pas satisfaisante, allez de suite voir votre oculiste.

Questionnez vos oreilles

Regardez-vous de côté lorsqu'on vous parle ou quand vous êtes au théâtre, au concert ou au cinéma ? Votre ouïe doit baisser.

Le téléphone est aussi un merveilleux détecteur pour une surdité commençante et qui se manifeste davantage quand on a le récepteur à l'oreille.

J'ai vu...

au bal annuel donné par la Royal Air Force, samedi dernier, dans l'immense salle du grand palais de l'Agriculture :

...une toilette de lamé argent, très ajustée jusqu'à la taille et qui allait ensuite en s'évasant de plus en plus, pour finir en crinoline. Une large bande de taffetas bleu nuit bordait la jupe et une cape assortie complétait l'ensemble, porté par Mrs Cummings.

...une originale cape de renards argentés, très courte, et garnie aux épaules et sur le devant d'une grande bande d'agneau rasé. Ce contraste des deux fourrures donnait un charme très exotique à Miss Florence Jackson.

...une jupe rouge portée avec un corsage de tissu blanc et lamé, garni à la taille d'un long bouquet de fleurs qui descendait jusqu'au bas de la jupe. Un petit bouquet de ces mêmes fleurs rehaussait également la coiffure de Mrs Pierce-Little.

...une robe noire dont toute l'originalité consistait en une série de colliers tziganes qui rehaussaient l'ensemble. Des boucles d'oreilles multicolores complétaient cette toilette portée avec beaucoup d'élégance par Mrs Patterson d'Alexandrie.



Une robe de soir pour l'été que vous ferez vous-même

Vous pourrez porter cette robe à des réunions élégantes, des bals ou dans des dancings selects. Faites-la en mousseline ou en crêpe de deux tons. La mousseline, l'organdi, le voile lui-même sont plus indiqués que le crêpe, les tissus d'albène, mais ils demandent un fourreau parfaitement coupé et un beau tissu pour que la robe glisse bien dessus.

Il faut 7 mètres 50 en 0 mètre 90 de tissu clair et 1 mètre 50 de tissu foncé.

Cette toilette se compose de six morceaux en droit fil (voir le schéma 1). Pour les couper, disposez le dos et le devant sur le tissu plié double, suivant le plan, et sur le tissu simple pour les autres morceaux.

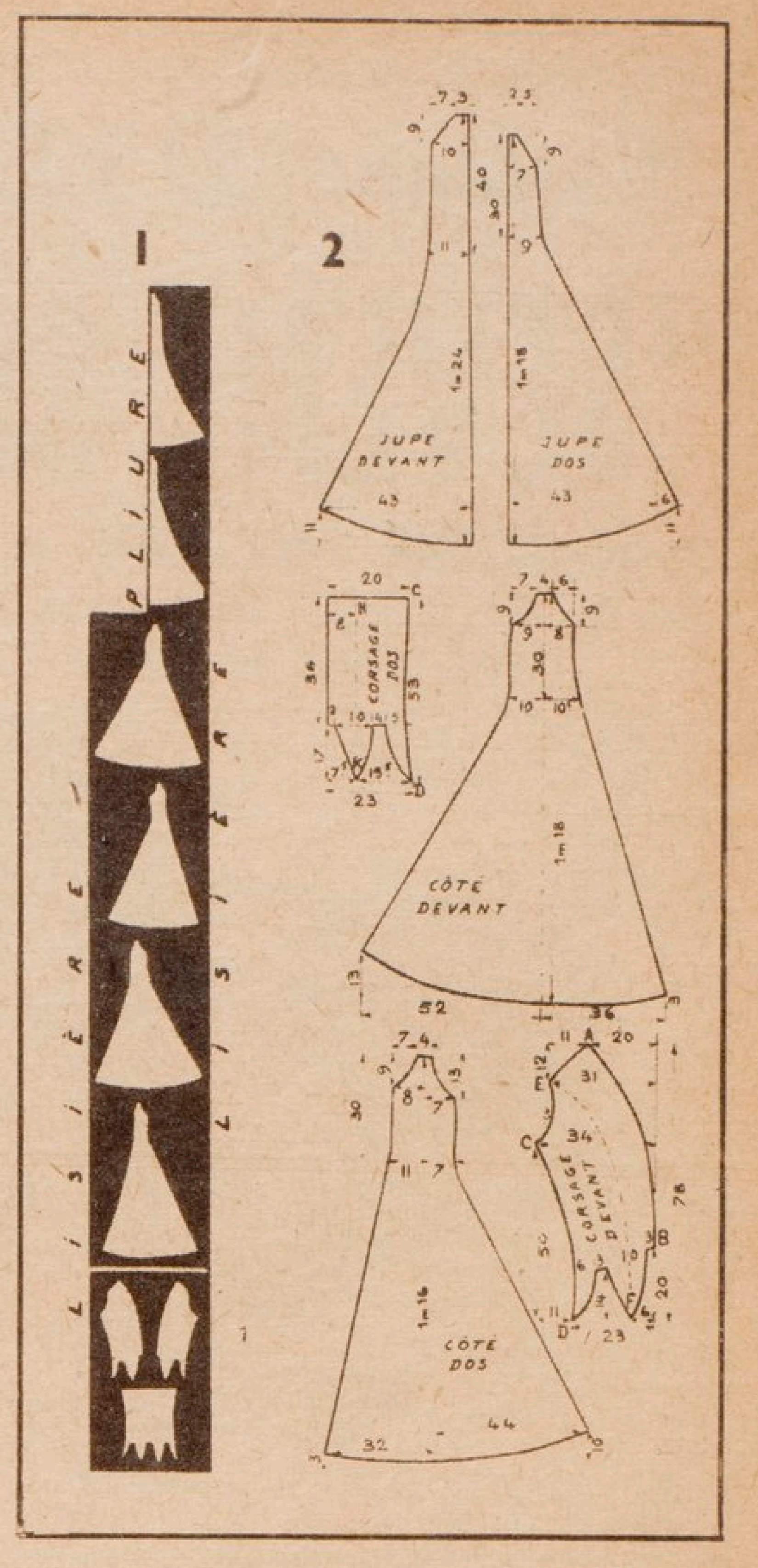
Vérifiez si vos mesures correspondent à celles du schéma 2 qui conviennent à la taille 44. Découpez dans un journal chaque partie du schéma 1 pour vous créer à bon compte un patron suffisant et épinglez chaque pièce sur votre tissu. Coupez en laissant une marge de 2 centimètres pour les rentrées et les coutures.

DEVANT DU CORSAGE. Assemblez les deux devants par AABB. Faites une rentrée au bas du devant. Passez un fil de fronce de A à B et réduisez à 24 centimètres. Passez un fil de fronce de E à F, suivant les pointillés, et réduisez à 38 centimètres.

DOS DU CORSAGE. Le milieu est sans couture. Faites une rentrée au bas du dos. Assemblez-le au devant par les coutures CCDD. Passez un fil de fronce de C à D et réduisez à 28 centimètres. Passez un fil de fronce de H à K et réduisez à 25 centimètres.

La jupe n'a pas de couture au milieu du devant. Les côtés s'assemblent au panneau du devant par de simples coutures. Le milieu du panneau du dos est sans couture. Après avoir ajouté les pointes de chaque côté en couture ouverte, assemblez le dos au reste de la jupe. Montez celle-ci à l'intérieur du corsage en faisant bien correspondre les découpes et en réservant une ouverture de 20 centimètres dans la couture du côté gauche. La fermer par des agrafes et des pressions ou une fermeture-éclair.

Fixez des bretelles ainsi que deux nœuds clairs sur le devant du corsage. Ajoutez, pour le soir, une coiffure de fleurs à votre chevelure bien coiffée et bien brillantinée et, si vous mettez un bracelet original à votre poignet, vous aurez une toilette qui fera de vous « celle dont on parle ».



CONSEILS A MES NIÈCES

Nièce « Yeux noirs »

Il n'existe malheureusement aucun remède pour votre cas. Si je vous indiquais quelque chose, vos cheveux blonds changeraient de couleur et ce n'est pas du tout cela que vous cherchez, n'est-ce pas ? Graissez votre cuir chevelu avec de l'huile d'amandes douces, la veille du jour où vous prendrez votre bain. Laissez toute la nuit. Employez un bon shampooing pour le lavage.

Nièce « Amoureuse F. H. »

Ce n'est pas à vous de chercher à savoir ce que cet homme est devenu. S'il vous aimait vraiment, il aurait eu le temps de vous donner de ses nouvelles en deux mois. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'était pas aussi sincère que vous le croyiez.

Nièce « Leila la brune »

Il n'y a pas moyen de nettoyer vous-même votre robe, ce serait la meilleure façon de la massacrer complètement. Pourquoi ne l'envoyez-vous pas à une bonne teinturerie où, moyennant quelques piastres, on vous la transformera ?

Nièce « Ninon-Rose »

Je vous ai déjà envoyé la recette des choux à la crème. Je vous l'envoie encore une fois : Mettez dans une casserole un verre d'eau, une pincée de sel, gros comme une noix de sucre et autant de beurre, puis le zeste d'un citron râpé. Lorsque l'eau commence à bouillir, ajoutez-y de la farine que vous verserez doucement en tournant de la main droite avec une cuiller de bois. Il faut que votre pâte soit très épaisse; laissez-la sur le feu en remuant toujours. Lorsqu'elle ne tiendra plus aux doigts, elle sera cuite. Retirez-la alors du feu et laissez un peu refroidir, puis mettez un œuf entier et remuez vivement pour qu'il se mêle bien à la pâte. Vous ajoutez ensuite d'autres œufs, l'un après l'autre, en opérant de la même façon pour chacun d'eux jusqu'à ce que la pâte quitte lentement la cuiller. Prenez une tôle ou une feuille de gros papier que vous beurrez et laissez tomber dessus de petits morceaux de pâte, gros comme une noix, en mettant trois centimètres d'intervalle entre chacun d'eux. Dorez à l'œuf et mettez au four vingt minutes plus tard. Lorsqu'ils ont pris une belle couleur, retirez-les et enlevez une petite partie du dessus. Emplissez la cavité avec de la crème fouettée que vous obtiendrez en prenant un demi-litre de crème, ajoutez la moitié d'une cuiller à café de gomme adragante et 75 grammes de sucre en poudre. Battez cette crème avec une fourchette jusqu'à ce qu'elle devienne mousseuse. Faites attention qu'elle ne se mette pas en grumeaux. Mettez cette crème au frais et servez-vous-en pour garnir vos choux.

Nièce « Butterfly »

Ne sortez pas avec cet homme. D'une façon ou d'une autre, il n'est vraiment pas très propre et sa manière d'agir avec vous n'est pas celle d'un gentleman. Un homme qui aime vraiment une femme ne fait pas des simagrées de ce genre ; il est franc et loyal avec elle. Pourquoi ne voulez-vous pas avoir une explication franche avec lui ?

Nièce « Irma la blonde »

N'ayez jamais honte de reconnaître publiquement que vous croyez en Dieu. Il n'y a rien de « drôle » là-dedans et les plus grands génies n'ont pas fait un secret de leur foi. Soyez courageuse et sachez maintenir votre point de vue religieux, même si vous êtes au milieu d'incroyants. Et, surtout, ne dites plus jamais que vous vous sentez bête en parlant de Dieu. Cette phrase est négative et vide de toute signification.

Nièce « Hortensia »

Ce que vous devez faire ? De la gymnastique, encore de la gymnastique et toujours de la gymnastique. Vous ne semblez pas réaliser quelle importance quelques mouvements bien faits peuvent avoir sur un corps humain. Pourquoi ne vous inscrivez-vous pas à un cours de culture physique où vous vous sentiriez davantage stimulée par la présence d'autres éléves ?

Nièce « Josée D. M. »

Votre lettre s'étant égarée, je ne puis vous répondre. Veuillez m'excuser pour ce contretemps.

Nièce « Virginia 29 »

Vous pouvez m'écrire dans cette langue que je parle et lis. Pour votre peau grasse, je vous recommande de vous démaquiller chaque soir avec de l'eau chaude et un bon savon de Panama, puis frictionnez-vous tout le visage, en allant de bas en haut, avec : glycérine, eau de rose et eau de Cologne en quantités égales. Votre poids est bon pour votre taille. Je regrette beaucoup, mais il m'est impossible de vous procurer la photo en question.

Nièce « Lana Turner »

Pour votre genre, il faut employer un fard de paupières tirant sur le gris-vert. Epilez très finement vos sourcils et frottez-les avec une brosse brillantinée. Le maquillage du soir diffère de celui du jour, en cela qu'il est plus soutenu, car la lumière électrique est plus crue que la lumière solaire. Pour que votre poitrine se développe, faites de la nage, de la gymnastique et des mouvements avec des haltères ou un exerciseur.

TANTE ANNE-MARIE

UNIVERSAL PICTURES présente LA RENTREE SENSATIONNELLE de

Marlene DIETRICH

dans

"SEVEN SINNERS"

avec JOHN WAYNE et MISCHA AUER

Dans les mers du Sud, Marlène plus orageuse que jamais, dans la sensationnelle histoire d'une sirène de cabaret !





AU PROGRAMME : BRITISH MOVIETONE NEWS Arrivé par avion.

DU LUNDI 31 MARS AU DIMANCHE 6 AVRIL AU CINEMA

ROYAL

Tél. 45675 59195 R.C. 5815

Chaque jour trois représentations à 3h.15, 6h.30 et 9h.30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10h.30 a.m. a prix réduits.

20th CENTURY-FOX présente

Tyrone POWER *Linda* DARNELL

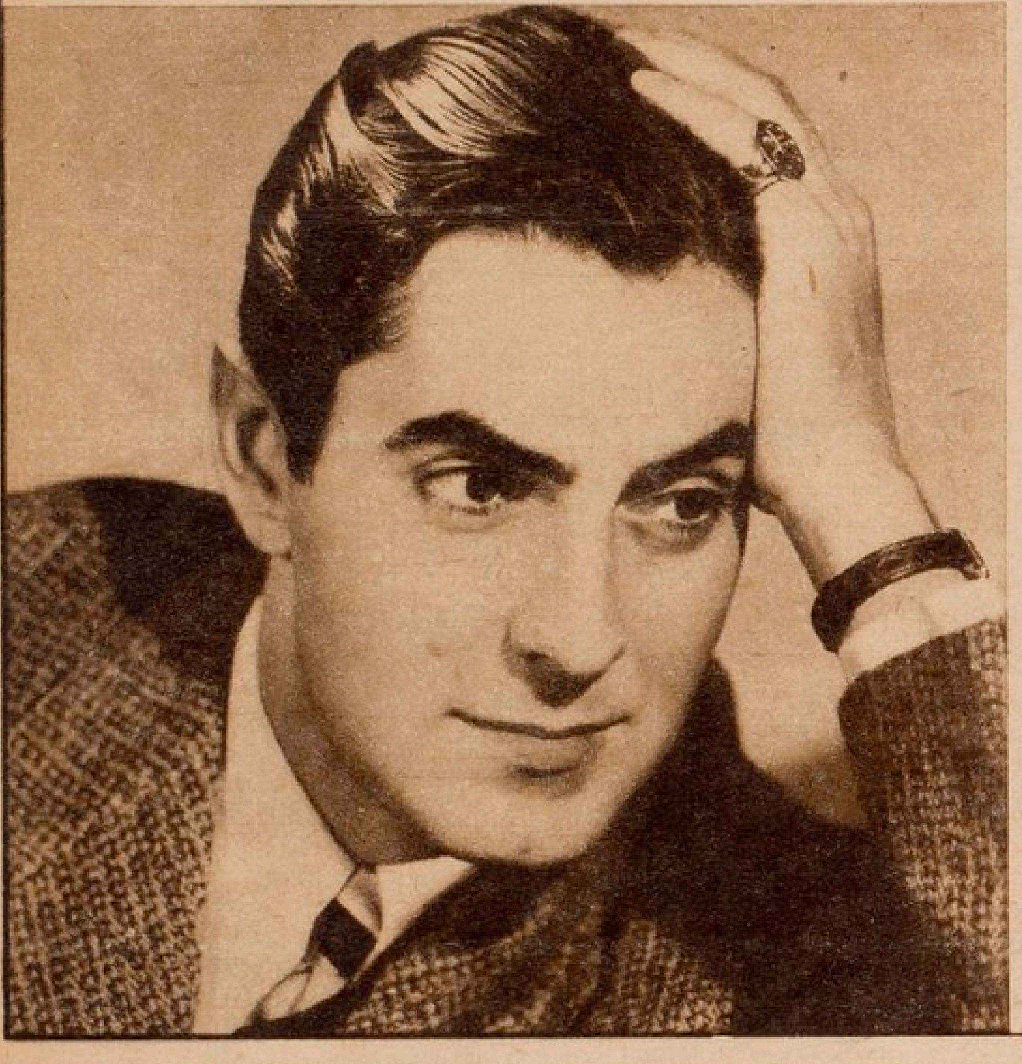
Le plus grand triomphe de Tyrone Power !
Le rôle le plus fameux du célèbre artiste !

dans une superproduction de ROUBEN MAMOULIAN

THE MARK OF ZORRO

(LE SIGNE DE ZORRO)

AU PROGRAMME : BRITISH MOVIETONE NEWS Arrivé par avion





DU MARDI 1er. AU LUNDI 7 AVRIL AU CINEMA

METROPOLE

Tél. 58391 R. C. 7374

Chaque jour trois représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

3ème SEMAINE

LA TRIOMPHALE SUPERPRODUCTION UNIVERSAL

Deanna DURBIN

dans

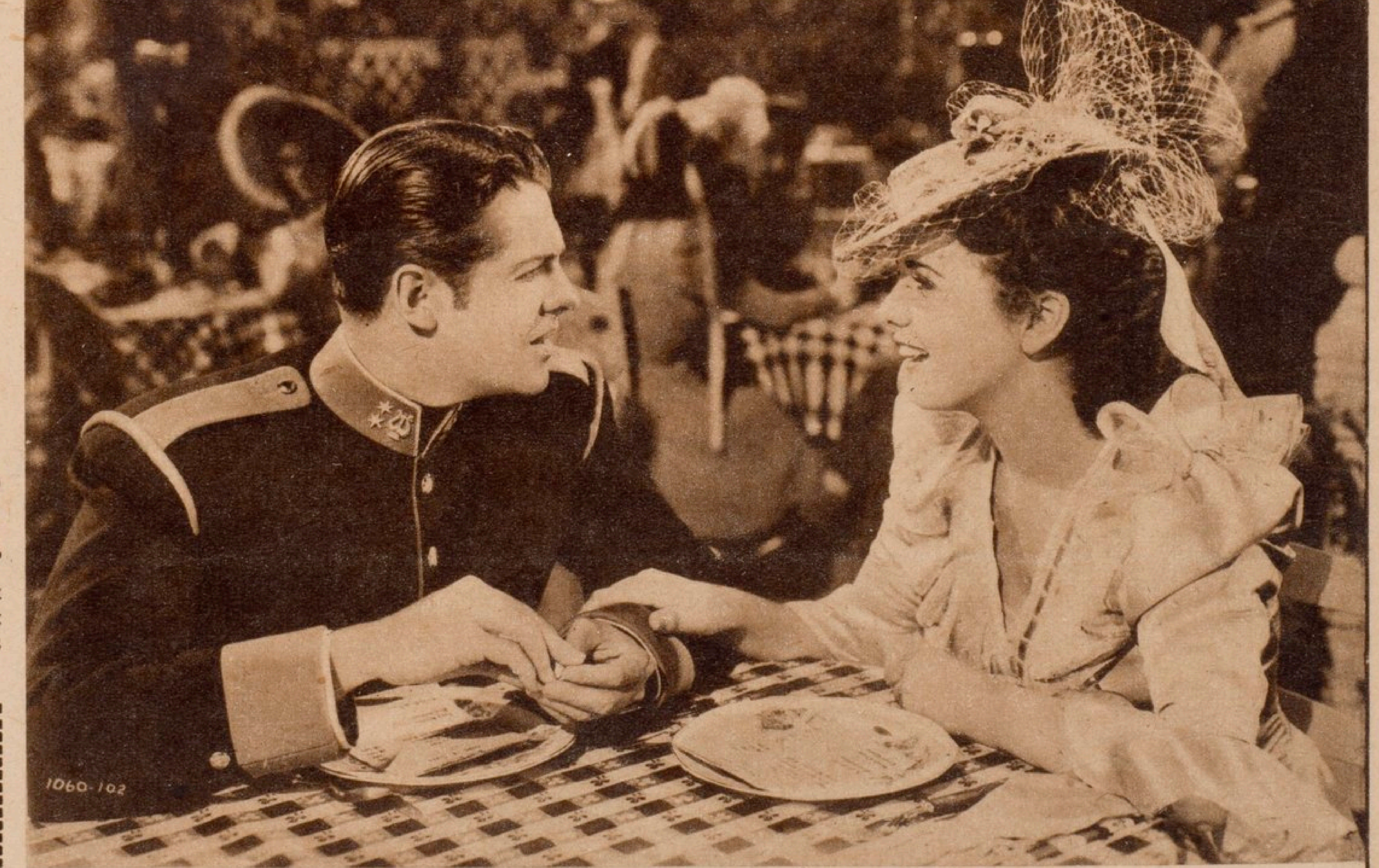
"SPRING PARADE"

avec

Robert CUMMINGS
Mischa AUER

Au temps romantique de la Vienne impériale, un délicieux roman d'amour qui restera dans tous les cœurs !





AU PROGRAMME : BRITISH MOVIETONE NEWS arrivé par avion

DU LUNDI 31 MARS AU DIMANCHE 6 AVRIL AU CINEMA

DIANA PALACE

Tél. 47067 47068 47069

N.B. — Chaque jour trois représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.